



Pedro Duarte, Frédérique Fleck,  
Peggy Lecaudé et Aude Morel (dir.)

# Histoires de mots

*Études de linguistique latine  
et de linguistique générale  
offertes en hommage à Michèle Fruyt*



## Histoires de mots

Quoi de plus passionnant que l'histoire des mots ? Une quarantaine d'auteurs se proposent dans cet ouvrage de faire partager leurs recherches scientifiques sur le sujet. On découvrira au fil des pages de ces *Histoires de mots* que « célibataire » a pour origine une expression latine signifiant « qui fait ce qu'il veut », tandis que l'épouse est celle « qui reste à la maison », ou encore que le climat pluvieux des mois d'automne (*september, october, november* et *december*) était inscrit dans leurs noms mêmes (*imber* « pluie »). Comment le verbe *caveo*, qui veut d'abord dire « éviter » (*cave canem* !), en est-il venu à signifier « protéger » ? Pourquoi un même mot (*nedum*) peut-il prendre les sens opposés tantôt de « bien davantage » tantôt de « bien moins encore » ? En quoi le connecteur *igitur* (« donc ») révèle-t-il le narcissisme de Salluste ?

À travers ces études particulières sur les origines, la formation, l'évolution et les variations du lexique latin se dessinent de plus vastes perspectives. Quels sont les processus évolutifs mis en jeu par les changements morphologiques, sémantiques et syntaxiques ? Comment des emplois spécifiques liés à l'appartenance sociale, à l'emploi de langues techniques, au bilinguisme ou encore à des particularités idiosyncrasiques émergent-ils et dans quels contextes ? Autant de questions qui touchent également à la linguistique romane, à la linguistique comparée ou à la linguistique générale.

## HISTOIRES DE MOTS

# Lingua

Centre  
Alfred Ernout

# Latina

collection dirigée par Claude Moussy et Michèle Fruyt

n° 15

*La Validité des catégories attachées au verbe* (n° 1)  
Claude Moussy & Sylvie Mellet (dir.)

*Les Problèmes de la synonymie en latin* (n° 2)  
Claude Moussy (dir.)

*Structures lexicales du latin* (n° 3)  
Michèle Fruyt & Claude Moussy (dir.)

*Les Structures de l'oralité en latin* (n° 4)  
Jacqueline Dangel & Claude Moussy (dir.)

*Conceptions latines du sens et de la signification* (n° 5)  
Marc Baratin & Claude Moussy (dir.)

*La Création lexicale en latin* (n° 6)  
Christian Nicolas & Michèle Fruyt (dir.)

*Les Modalités en latin* (n° 7)  
Michèle Fruyt & Claude Moussy (dir.)

*La Composition et la préverbalisation en latin* (n° 8)  
Claude Moussy (dir.)

*Latin et langues techniques* (n° 9)  
Jean-Paul Brachet & Claude Moussy (dir.)

*L'Ambiguïté en Grèce et à Rome. Approche linguistique* (n° 10)  
Claude Moussy & Anna Orlandini (dir.)

*Interrogation, coordination et subordination : le latin* quin (n° 11)  
Frédérique Fleck

*La polysémie en latin* (n° 12)  
Claude Moussy

*Espace et temps en latin* (n° 13)  
Claude Moussy

*Syntaxe des indéfinis latins. Quis, quisque, alius* (n° 14)  
Bernard Bortolussi

*Le Latin des cuisiniers. L'alimentation végétale, étude lexicale* (n° 15)  
Alain Christol

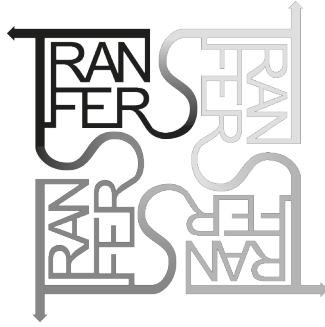
Pedro Duarte, Frédérique Fleck, Peggy Lecaudé  
et Aude Morel (dir.)

# Histoires de mots

Études de linguistique latine  
et de linguistique générale offertes  
en hommage à Michèle Fruyt



Ouvrage publié avec le soutien du Labex Transfers de l'ENS



Les SUP sont un service général de la faculté de Lettres de Sorbonne Université.

© Sorbonne Université Presses, 2023

ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0561-2

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2017

Mise en page ATELIER CHRISTIAN MILLET  
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

### **SUP**

Maison de la Recherche  
Université Paris-Sorbonne  
28, rue Serpente  
75006 Paris

tél. : (33) (0) 1 53 10 57 60

fax : (33) (0) 1 53 10 57 66

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

PREMIÈRE PARTIE

## Origines





# LE COUPLE *TACĒRE* – *SILĒRE* DU LATIN : ÉTUDE ÉTYMOLOGIQUE

*Charles de Lamberterie*

Université Paris-Sorbonne, École pratique des hautes études

## 1. L'ADJECTIF ITALIQUE \**TAK-ETO-* (LAT. *TACITVS* ET SON CORRESPONDANT OMBRIEN)

Selon une tradition bien établie chez les spécialistes de l'Antiquité classique en France, l'Association des études grecques et la Société des études latines tiennent à Paris chaque année, au mois d'avril, une séance commune qui comporte deux communications, l'une présentée par un(e) helléniste et l'autre par un(e) latiniste. C'est ainsi que lors de la séance commune de l'année 2015, qui avait lieu le lundi 13 avril, nous avons eu le plaisir d'entendre notre collègue Jean-François Thomas, professeur à l'Université de Montpellier, connu par ses travaux relatifs à la sémantique lexicale du latin et membre actif du Centre Alfred Ernout, présenter une belle communication sur le sujet suivant : « Le couple *tacere* – *silere* et les termes associés : plusieurs représentations du silence ? » L'auteur a, volontairement, limité son étude à la langue latine considérée en elle-même, ce qui du point de vue de la méthode est parfaitement justifié, car mêler différentes approches risque d'entraîner la confusion et ne permet guère de faire progresser les questions. Mais, dans l'échange de vues qui a suivi cet exposé, j'ai souligné l'intérêt qu'il y aurait à en tirer profit pour renouveler l'étude étymologique des verbes *tacere* et *silere*. C'est ce que je me propose de faire ici. Comme la communication de J.-F. Thomas doit donner lieu à une version écrite qui paraîtra prochainement comme article dans la *Revue des études latines*, je ne peux citer l'article en question au moment où j'écris ces lignes et j'utiliserai donc, avec l'accord de l'auteur, l'exemplaire substantiel (huit pages) qui accompagnait sa présentation orale<sup>1</sup>.

À l'intérieur des langues italiques, la seule forme que l'on puisse évoquer est, dans la famille de *tacere*, l'adjectif ombrien *taçez*, *tases*, *tasis* (nom. sg. masc.), *tasetur* (nom. pl. masc.) « silencieux », qui est évidemment à rapprocher de lat. *tacitus*. Mais quelle est exactement, du point de vue de la morphologie suffixale, la

<sup>1</sup> Cet article a, depuis, été publié : Jean-François Thomas, « Le couple *tacere*–*silere* et le champ lexical du silence en latin », *Revue des études latines*, n° 93, 2015 (paru fin 2016), p. 129-149.

relation entre le mot ombrien et le mot latin ? Dans son dictionnaire de l'osco-ombrien, Jürgen Untermann fait reposer le premier sur un étymon italique *\*tak-ē-to-* et le second sur *\*tak-a-to-*, avec une alternance *\*ē/a* que la théorie des laryngales permettrait de rapporter à une alternance canonique entre un degré plein *\*eh<sub>1</sub>* et un degré zéro *\*h<sub>1</sub>* (> *\*ə<sub>1</sub>* entre consonnes) en indo-européen<sup>2</sup>. S'il ne s'en explique pas davantage, cela vient de ce que, chez les spécialistes des langues italiques, l'idée qu'il existerait en ombrien des formations participiales continuant un étymon italique *\*-ēto-* est traditionnelle et encore largement répandue ; c'est, par exemple, l'enseignement d'A. Ernout, qui fait reposer ombr. *uirseto* (dans la locution *uirseto auirseto*, qui correspond à lat. *uīsum inuīsum* pour le sens) sur un étymon *\*wid-ēto-*, et *vufetes* (= lat. *uōtīs* au sens de *consecrātīs*) sur *\*wogh<sup>w</sup>-ēto-*, en regard de lat. *uidēre* et *uouēre*<sup>3</sup>. On pourrait certes, ce que ne font ni A. Ernout ni J. Untermann, citer à l'appui de cette analyse les noms latins du type de *acētum* « vinaigre » en regard de *acēre* « être piquant » ou *olētum* « excréments » de *olēre* « sentir (mauvais) », qui ont chance d'être des adjectifs verbaux substantivés<sup>4</sup>. Mais pour les dérivés de la base radicale *\*tak-* on est contraint de recourir à l'hypothèse, bien peu économique, d'un suffixe alternant à l'intérieur de l'italique, ce qui oblige en outre à poser pour le seul mot *tacitus* une formation en *\*-ato-* (< *\*ə<sub>1</sub>to-*) inconnue par ailleurs. En réalité, il existe une bien meilleure explication de toutes ces formes, et il est surprenant que J. Untermann la passe sous silence, car elle figure déjà en bonne place dans le grand classique de la discipline qu'est la grammaire de l'osco-ombrien de Carl Darling Buck et a été reprise récemment par d'autres linguistes (ainsi Jay Jasanoff) : elle consiste à partir, pour le latin aussi bien que pour l'ombrien, d'un étymon italique *\*tak-eto-* comportant un suffixe de participe *\*-eto-*, bien attesté en regard de verbes de la deuxième conjugaison<sup>5</sup>. Ainsi est-il hautement plausible de voir dans lat. *uōtum* (neutre substantivé) et ombr. *vufetes* le reflet d'un adjectif verbal italique *\*wox<sup>w</sup>-eto-* à rapprocher de véd. *vāghāt-* « prêtre, chantre » < i.-e. *\*(h<sub>1</sub>)wog<sup>wh</sup>-ét-* (cf. aussi, avec une autre forme de la base radicale, gr. *εὐχ-ετ-ᾄομαι*)<sup>6</sup>. Nous disposons maintenant, sur

2 Untermann, *WOU*, p. 731-732. M. de Vaan, *EDL*, p. 604-605 suit cette analyse du mot ombrien mais n'explique pas le mot latin, qu'il ne cite même pas.

3 Ernout (1961 : 102, 104) ; mais l'auteur ne dit rien de l'origine de *tacez*, *tases*, *tasis*, *tasetur*, formes citées p. 98. Même doctrine dans *WOU*, p. 854-855 et 861-862, avec références.

4 Sur ces formations, voir Leumann, *LLFL*, p. 335 ; sur leur origine, voir Jasanoff (1978 : 66) et (2002-2003 : 143, 148, 163).

5 Buck, *GOU*, § 152 et 244 ; Jasanoff (1978 : 66-67) et (2002-03 : 149, 163).

6 En ce sens Buck, *GOU*, § 152 et 244 (à propos de lat. *uōtum*, l'auteur cite le parallèle du PPP lat. *mōtus* de *mouēre*, qu'il fait reposer sur un étymon *\*mow-eto-*). Je ne peux ici traiter en détail de cette famille de mots, qui a donné lieu à de nombreux travaux. Voir par exemple *EWAia* II, 539 ; Jasanoff (1978 : 66-67) ; Vine (1998 : 44-45) (étude du dossier grec, mais sans mention des autres langues) ; *EDL*, 691. La base gr. *εὐχ-* = i.-ir. *\*aug-* est rapportée traditionnellement à un étymon i.-e. *\*(h<sub>1</sub>)eug<sup>wh</sup>-*, mais la tendance actuelle est plutôt de partir, à tort ou à raison, de *\*h<sub>1</sub>e-h<sub>1</sub>ug<sup>wh</sup>-*, thème faible d'un présent à redoublement (ainsi *LIV*, 253).

ce point, de la riche étude qu'a consacrée Brent Vine aux formations déverbales en *\*-etó-* dans les langues indo-européennes<sup>7</sup>.

## 2. DONNÉES GERMANIQUES : LES VERBES RELATIFS AU SILENCE ET À LA TRANQUILLITÉ EN GOTIQUE

Hors de l'italique, les seuls correspondants assurés, dans l'état actuel de la recherche, de lat. *tacēre* et *silēre* se trouvent en germanique, et plus spécialement en gotique, cette langue étant la seule qui présente non seulement le verbe *þahan*, abondamment pourvu de formes apparentées en nordique et en westique, mais aussi un verbe *ana-silan*, dénué de répondants à l'intérieur de la famille germanique. Cette double correspondance entre le latin et le gotique est remarquable, et remarquable précisément parce qu'elle est double, car, pour la méthode, une comparaison qui porte sur un ensemble est toujours plus probante que le rapprochement de mots isolés. Aussi est-elle admise depuis longtemps, et avec raison, dans tous les dictionnaires étymologiques<sup>8</sup>. Il reste à en préciser la portée, par une étude qui prenne en compte à la fois la sémantique, la morphologie et la base radicale.

Le grec dispose de deux verbes qui se rapportent à la notion de silence, à savoir *σιγᾶν* et *σιωπᾶν*. Au départ, et notamment chez Homère, il existait entre eux une distinction, ainsi que l'a montré Georges-Jean Pinault dans une étude dont les résultats ont été largement acceptés : le premier signifiait « être silencieux » et le second « observer le silence »<sup>9</sup>. Mais dans la langue du Nouveau Testament les deux termes peuvent être considérés comme quasiment interchangeables, à preuve le fait que l'on trouve l'un ou l'autre dans des passages parallèles des Évangiles synoptiques<sup>10</sup>. Pour exprimer cette même notion, le gotique dispose de trois verbes, à savoir *þahan*, *slawan* et *ana-silan*, qui présentent la particularité de relever du même type morphologique. Il s'agit de la troisième classe des verbes faibles, caractérisée par un élément *-ai-* dans une partie de la flexion : au prétérit sans exception, et au présent à l'impératif (2sg *-ai*, 2pl *-aiþ*) et dans

7 Vine (1998 : 41-42, 70-81), avec mention des formes ombriennes. C'est probablement par une simple distraction que l'auteur suit, lui aussi, l'interprétation de *uirseto-* comme *\*wid-eto-* (n. 96), alors qu'en un autre endroit de son livre (p. 33-35) il donne de bons arguments pour considérer qu'il a existé en grec un composé privatif à reconstruire comme *\*ἡ-wid-eto-* « invisible », mais sans citer ombr. *uirseto* qui fournit un appui de poids à cette analyse (il ne cite la formule *uirseto uirseto* que p. 80, et à cet endroit sans mentionner les formes grecques). En ce qui concerne lat. *tacitus* et son correspondant ombrien, B. Vine se rallie aux vues de J. Jasanoff (n. 41 et 86).

8 Ainsi DELL, p. 625 et 673; LEW II, p. 535-536 et 641-642; IEW, p. 891 et 1055; GED, p. 33 et 353; EDL, p. 563-564 et 604-605.

9 Pinault (1994).

10 Ainsi dans l'épisode de l'aveugle de Jéricho (Mc 10, 48 vs Lc 18, 39), voir ci-dessous 2.1.6.

trois des formes de l'indicatif (2sg *-ais*, 3sg *-aiþ*, 2pl *-aiþ*), tandis qu'ailleurs on trouve les mêmes finales que dans la conjugaison des verbes forts, à savoir 1sg *-a*, 1pl *-am*, 3pl *-and* à l'indicatif, *-an* à l'infinitif et *-ands* au participe, qui s'ajoutent directement à la base radicale<sup>11</sup>.

### 2.1. *bahan* « se taire »

Les emplois de *bahan* « se taire » peuvent se classer comme suit<sup>12</sup> :

#### 2.1.1. « garder pour soi, ne pas révéler ce que l'on sait, ce que l'on a vu ou entendu »

Il en est ainsi dans la conclusion du récit que donne Luc de la transfiguration :

καὶ αὐτοὶ ἐσίγησαν καὶ οὐδένι ἀπήγγειλαν ἐν ἐκείναις ταῖς ἡμέραις οὐδὲν ὧν ἐώρακαν  
(Lc 9, 36)

*jah eis bahaidedun jah mann ni gataihun in jainaim dagam ni waiht þizei gasehun*

« et eux (*sc.* les trois disciples) gardèrent le silence et ne racontèrent rien à personne en ces jours-là de ce qu'ils avaient vu. »

#### 2.1.2. « ne pas répondre lorsque l'on est interrogé »

Il en est ainsi dans le récit du procès de Jésus :

καὶ ἀναστὰς ὁ ἀρχιερεὺς εἰς μέσον ἐπηρώτησεν τὸν Ἰησοῦν λέγων, Οὐκ ἀποκρίνη  
οὐδέν, τί οὗτοι σου καταμαρτυροῦσιν; (61) ὁ δὲ ἐσιώπα καὶ οὐκ ἀπεκρίνατο οὐδέν  
(Mc 14,60-61)

*jah usstandands sa aubumista gudja in midjaim frah Iesu qipands : niu andhaffis*

*waiht, hva þai ana þuk weitwodjand ? (61) iþ is bahaida jah waiht ni andhof*

« et le grand prêtre, se levant au milieu de l'assemblée, interrogea Jésus : “Tu ne réponds rien ? Quels sont ces témoignages que ces gens déposent contre toi ?” Mais lui restait silencieux et ne répondit rien. »

11 Le principe de la distribution est clair : l'élément *-ai-* apparaît en fin de mot (imp. 2sg) ou lorsque le morphème qui suit consiste en (*-ai-s*, *-ai-þ*) ou commence par (ind. prêt. 1sg *-ai-da*, 2sg *-ai-de-s*, etc.) une consonne. Quant à la flexion de l'optatif présent, elle a les mêmes finales dans tous les verbes, à l'exception de la deuxième classe des verbes faibles ; il y a, en l'occurrence, collision entre l'élément *-ai-* de la troisième classe des verbes faibles et le morphème *-ai-* d'optatif.

12 Dans l'étude philologique menée ici, où les traductions françaises sont faites sur le gotique et non sur le grec, les textes gotiques sont cités dans l'édition la plus récente de la Bible gotique de Streitberg, à savoir la 7<sup>e</sup> édition revue par P. Scardigli (2000), sur laquelle on renverra au compte rendu de Schwab (2004). On est surpris de constater que les trois manuels de gotique parus récemment semblent en ignorer l'existence et citent des éditions plus anciennes : Kotin (2012 : 541) ; Rousseau (2012 : 300) ; Feuillet (2014 : 416). — Là où le gotique présente des versions parallèles, il est utile de recourir à Griepentrog (1988).

### 2.1.3. « n’avoir plus rien à répondre, être réduit au silence »

Il en est ainsi dans les discussions entre Jésus et ses contradicteurs, ces derniers se trouvant à court d’argument et donc incapables de poursuivre l’affrontement avec leur adversaire qui leur a, comme on dit familièrement, « cloué le bec » lors d’un débat sur l’observance du sabbat :

καὶ λέγει αὐτοῖς, Ἐξεστὶν τοῖς σάββασιν ἀγαθὸν ποιῆσαι ἢ κακοποιῆσαι, ψυχὴν σῶσαι ἢ ἀποκτεῖναι; οἱ δὲ ἐσιώπων (Mc 3,4)

*jah qab du im : skuldu ist sabbatim h̄iuh̄ taujan aih̄bau un̄h̄iuh̄ taujan, saiwala nasjan aih̄bau usqistjan ? ih̄ eis pah̄aidedun*

« et il leur dit : “Faut-il, les jours de sabbat, faire le bien ou faire le mal ? sauver une vie ou la perdre ?” Et eux restèrent cois. »

De même à la fin de la péricope de l’impôt à César :

καὶ οὐκ ἴσχυσαν ἐπιλαβέσθαι αὐτοῦ ῥήματος ἐναντίον τοῦ λαοῦ καὶ θαυμάσαντες ἐπὶ τῇ ἀποκρίσει αὐτοῦ ἐσίγησαν (Lc 20,26)

*jah ni mah̄tedun gafahan is waurde in andwair̄ba manageins jah sildaleikjandans andawaurde is gapah̄aidedun*

« et ils ne purent prendre en défaut ses paroles devant le peuple et, étonnés de ses réponses, ils gardèrent le silence. »

### 2.1.4. « s’abstenir de prendre la parole »

Il s’agit ici du sens de « garder le silence », pour obéir à une prescription religieuse ou par obligation de décence. Cet emploi est attesté indirectement par le dérivé postverbal *pahains* (féminin en *-i*)<sup>13</sup>, dont l’unique exemple se trouve dans une épître de Paul où, d’une manière intéressante, le mot grec *ἡσυχία* est rendu par deux mots différents dans deux versets consécutifs :

γυνὴ δὲ ἐν ἡσυχίᾳ μανθανέτω ἐν πάσῃ ὑποταγῇ· (12) διδάσκειν δὲ γυναικὶ οὐκ ἐπιτρέπω οὐδὲ αὐθεντεῖν ἀνδρός, ἀλλ’ εἶναι ἐν ἡσυχίᾳ (1 Tim 2,11-12, préceptes relatifs au comportement des fidèles dans les assemblées)

*qino in haun̄ih̄pai galaisjai sik in allai uf̄hauseinai ; (12) ih̄ galaisjan qinon ni uslaubja, nih fraūjimon faura waira, ak wisan in pah̄ainai*

« que la femme reçoive l’enseignement avec (litt. “en”) humilité en toute soumission ; je ne permets pas à la femme d’enseigner ni d’avoir autorité sur (litt. “devant”) l’homme, elle doit (litt. “mais”) se tenir en silence. »

13 Sur la formation de ce substantif, voir Casaretto (2004b : 368).

Wulfila interprète le texte grec à sa manière, en recourant, pour traduire ἡσυχία, d'abord au mot *hauniþa* « humilité » (dérivé de l'adj. *hauns* « bas, humble »), puis à *þahains* « silence », voulant ainsi expliciter l'articulation de ces deux notions : la femme n'a pas le droit de prendre la parole dans les assemblées pour enseigner, car enseigner, c'est détenir une autorité, et c'est là un privilège qui revient à l'homme ; elle doit donc garder le silence et se contenter de recevoir l'instruction, comme un élève qui écoute son maître et lui obéit docilement<sup>14</sup>.

2.1.5. « être dans l'incapacité de parler, avoir perdu l'usage de la parole »

καὶ ἰδοὺ ἔσῃ σιωπῶν καὶ μὴ δυνάμενος λαλῆσαι (Lc 1,20, paroles de l'ange Gabriel à Zacharie)

*jah <sai> sijais þahands jah ni magands rodjan*

« et voici que tu vas être réduit au silence et incapable de parler »

Phrase à rapprocher de celle qui suit dans la reprise du récit :

40

οὐκ ἐδύνατο λαλῆσαι αὐτοῖς [...] καὶ διέμενον κωφός (Lc 1,22)

*ni mahta du im rodjan [...] jah was dumbs*

« il ne pouvait leur parler et restait muet. »

2.1.6. « cesser de crier, se calmer »

Il en est ainsi dans l'épisode de l'aveugle de Jéricho :

ἐβόησεν λέγων, Ἰησοῦ υἱὲ Δαυίδ, ἐλέησόν με. (39) καὶ οἱ προάγοντες ἐπετίμων αὐτῷ ἵνα σιγήσῃ, αὐτὸς δὲ πολλῶ μᾶλλον ἔκραξεν, Ὡς Δαυίδ, ἐλέησόν με (Lc 18, 38-39)

*is ubuhwopida qihands : Iesu, sunu Daweidis, armai mik ! (39) jah þai faurgaggandans andbitun ina ei þahaidedi ; ip is und filu mais broþida : sunau Daweidis, armai mik*

« il poussa des cris en disant : “Jésus, Fils de David, aie pitié de moi !” Et ceux qui marchaient en tête le rabrouaient pour qu'il se taise, mais lui s'écriait de plus belle : “Fils de David, aie pitié de moi !”<sup>15</sup> »

Un contexte similaire est constitué par les passages de l'Évangile où Jésus intime le silence à un démon qui tourmente un homme, ainsi en Mc 1,23-25 :

14 Le substantif *ufhauseins* « obéissance, soumission » du verset 11 est l'abstrait dérivé du verbe *ufhausjan* « obéir », lequel est un composé de *hausjan* « écouter, entendre », d'après le modèle du grec ὑπακούειν qu'il sert à traduire.

15 Texte légèrement différent dans le passage parallèle de Mc 10,47-48 : ἤρξατο κράζειν καὶ λέγειν, Ὡς Δαυίδ Ἰησοῦ, ἐλέησόν με. (48) καὶ ἐπετίμων αὐτῷ πολλοὶ ἵνα σιωπήσῃ· ὁ δὲ πολλῶ μᾶλλον ἔκραξεν, Ὡς Δαυίδ, ἐλέησόν με — *dugann hropjan jah qihan : sunau Daweidis, Iesu, armai mik ! (48) jah hvotidedun imma managai ei gabahaidedi ; ip is filu mais hropida : sunau Daweidis, armai mik !* — « il se mit à crier et à dire : “Fils de David, Jésus, aie pitié de moi.” (48) Et beaucoup le rudoyaient pour qu'il se taise, mais lui... » ; le préverbe *ga-* exprime l'achèvement de l'action (« pour qu'il cesse enfin de crier »).

καὶ ἦν ἐν τῇ συναγωγῇ αὐτῶν ἄνθρωπος ἐν πνεύματι ἀκαθάρτῳ, καὶ ἀνέκραξεν [...].  
 (25) καὶ ἐπετίμησεν αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς λέγων, Φιμώθητι καὶ ἐξέλθε ἐξ αὐτοῦ  
*jah was in bizai swnagogen ize manna in unhrainjamma ahmin, jah usfhropida [...].*  
 (25) *jah andbait ina Iesus qibands : bahai jah usgagg ut us hamma, ahma unhrainja*  
 « et il y avait dans leur synagogue un homme au pouvoir d'un (litt. "dans un")  
 esprit impur, qui s'écria [...]. Et Jésus le rudoya en disant : "Tais-toi et sors de cet  
 homme, esprit impur !" »

## 2.2. *slawan* « rester tranquille »

Le verbe *slawan* signifie proprement « rester tranquille », ainsi en 1 Tim 2,2 :  
 ἵνα ἡρεμον καὶ ἡσύχιον βίον διάγωμεν – *ei slawandein jas-sutja [jah sutja] ald*  
*bauaima* – « afin que nous menions une vie calme et paisible », avec participe à  
 valeur d'adjectif. En emploi dynamique marqué par le préverbe *ana-*, il exprime  
 le retour au calme, par exemple à propos des éléments déchainés dans le récit de  
 la tempête apaisée selon la version de Luc :

ὁ δὲ διεγερθεὶς ἐπετίμησεν τῷ ἀνέμῳ καὶ τῷ κλύδωνι τοῦ ὕδατος· καὶ ἐπαύσαντο καὶ  
 ἐγένετο γαλήνη (Lc 8, 24)  
*ib is urreisands gasok winda jah hamma wega watins ; jah anaslawaidedun jah*  
*warþ wis*  
 « et lui [Jésus], se réveillant, réprimanda le vent et l'agitation de l'eau ; et ils  
 s'apaisèrent, et le calme se fit. »

De ce fait, ce verbe peut interférer avec *bahan* dans les contextes évoqués  
 ci-dessus en 2.1.6, c'est-à-dire comme antonyme de (*uf*)*hropjan* « crier ». C'est  
 le cas, par exemple, dans le récit de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, où  
 les bruyantes manifestations de joie des disciples provoquent l'hostilité des  
 Pharisiens :

ἤρξαντο ἅπαν τὸ πλῆθος τῶν μαθητῶν χαιροντες αἰνεῖν τὸν θεὸν φωνῇ μεγάλῃ [...].  
 (39) καὶ τινες τῶν Φαρισαίων ἀπὸ τοῦ ὄχλου εἶπαν πρὸς αὐτόν, Διδάσκαλε, ἐπιτίμησον  
 τοῖς μαθηταῖς σου. (40) καὶ ἀποκριθεὶς εἶπεν αὐτοῖς, Λέγω ὑμῖν, ἐὰν οὗτοι σιώπησιν,  
 οἱ λίθοι κεκραῶνται (Lc 19, 37-40)  
*dugunnun alakjo managei siponje faginondans hazjan guþ stibnai mikilai [...]. (39)*  
*jah sumai Fareisaie us bizai managein qefun du imma : laisari, sak þaim siponjam*  
*þeinaim. (40) jah andhaffjands qaf du im : qiba izwis þatei jabai þai slawand,*  
*stainos hropjand*  
 « tous les disciples en masse, remplis de joie, se mirent à louer Dieu à pleine voix.  
 Et quelques Pharisiens, du milieu de la foule, lui [Jésus] dirent : "Maître, reprends  
 tes disciples !" Et il leur dit en réponse : "Je vous dis que si eux restent silencieux,  
 les pierres crieront." »

Par extension, ce même verbe *slawan* peut s'appliquer à d'autres situations de silence et présenter notamment le sens de « ne pas répondre » (comme *bahan* dans le texte cité en 2.1.2), ainsi en Mc 9,33-34 :

ἐπηρώτα αὐτούς, Τι ἐν τῇ ὁδῷ διελογίζεσθε; οἱ δὲ ἐσιώπων· πρὸς ἀλλήλους γὰρ διελέχθησαν τίς μείζων

*frab ins : hwa in wiga miþ izwis misso mitodeduþ ? (34) iþ eis slawaidedun : du sis misso andrurnnun, hwarjis maists wesi*

« il leur demanda (sc. Jésus, aux trois disciples Pierre, Jacques et Jean) : “De quoi discutiez-vous entre vous en chemin ?” Mais eux restèrent silencieux : ils s'étaient disputés pour savoir lequel était le plus grand. »

42

Nous observons ici une évolution sémantique de « se tenir tranquille » à « garder le silence », qui est d'un type banal, comme le montre, entre bien d'autres exemples, l'histoire de l'adjectif *coi* (< lat. vulg. \**quetō* < lat. class. *quiētum* « calme, tranquille ») en français : ce mot, encore usuel en ancien et en moyen français dans son sens premier, est devenu plus rare à l'époque classique et s'est restreint au sens de « silencieux », notamment dans la locution *rester, demeurer coi*, en dehors de laquelle il est aujourd'hui sorti de l'usage.

### 2.3. *ana-silan* « se calmer » (en parlant du vent)

Quant au verbe *ana-silan*, l'unique exemple attesté dans ce qu'il nous reste de la Bible gotique apparaît dans un contexte très proche de ceux que nous avons rencontrés en 2.1.6 et en 2.2 : il s'agit de l'épisode de la tempête apaisée dans la version de Marc :

καὶ διεγερθεὶς ἐπετίμησεν τῷ ἀνέμῳ καὶ εἶπεν τῇ θαλάσῃ, Σιώπα, πεφίμωσο. καὶ ἐκόπασεν ὁ ἄνεμος, καὶ ἐγένετο γαλήνη μεγάλη (Mc 4,39)

*jah urreisands gasok winda jah qap du marein : gaslawai, afdumbn ! jah anasilaida sa winds jah warþ wis mikil*

« et, se réveillant, il réprimanda le vent et dit à la mer : “Silence ! Tais-toi !” Et le vent tomba, et il se fit un grand calme. »

Si le texte de Marc est ici très différent de celui de Luc<sup>16</sup>, cela vient d'un fait bien connu des exégètes du Nouveau Testament, à savoir que Marc s'est appliqué

16 La version de Matthieu est plus succincte et, de ce fait, d'un moindre intérêt pour l'étude du lexicque : τότε ἐγερθεὶς ἐπετίμησεν τοῖς ἀνέμοις καὶ τῇ θαλάσῃ καὶ ἐγένετο γαλήνη μεγάλη (Mt 8, 26) — *þanuh urreisands gasok windam jah marein, jah warþ wis mikil* — « alors, se réveillant, il réprimanda les vents et la mer, et il se fit un grand calme » ; sur ce dernier membre de phrase, voir Lamberterrie (2004 : 309). Le mot grec γαλήνη désigne spécifiquement le calme de la mer, et l'on est en droit de présumer qu'il en allait de même pour *wis* en gotique, même si pour une langue à corpus limité il est difficile d'aboutir à une conclusion ferme (le mot n'est attesté que dans ce passage).



à établir un lien entre ce miracle et le premier miracle de Jésus qu'il avait raconté au début de son Évangile, celui de la guérison d'un possédé à Capharnaüm (ci-dessus 2.1.6) : l'impératif *πεφιμωσο* de 4,39 fait évidemment écho à *φιμώθητι* de 1,25, Jésus s'adressant à la mer déchaînée comme si elle recelait une puissance démoniaque, pour la maîtriser comme une bête furieuse qu'il faut réduire au silence et empêcher de mordre (le sens propre du verbe *φιμώω* est, comme on sait, « museler »). Wulfila recourt ici d'abord au verbe *ga-slawan* « se calmer, cesser de crier, faire silence », ce qui rappelle les exemples étudiés en 2.2, puis au verbe *af-dumbnan*, dont le sens propre est « devenir muet » : il s'agit d'un dénominateur à valeur inchoative (« X-nan = devenir X ») de l'adjectif *dumbs* « muet » que nous avons déjà rencontré (ci-dessus 2.1.5) ; ce procédé de traduction est une manière de rendre l'image de la muselière que comporte le texte grec. Le verbe *ana-silan* a, lui aussi, un sens bien précis, s'appliquant au fait que le vent tombe ; pour exprimer le retour au calme des éléments déchaînés, le traducteur ne pouvait guère ici recourir, comme dans la version parallèle de Luc, à *ana-slawan*, puisqu'il venait d'employer *ga-slawan*.

Si cet exemple de *ana-silan* est unique dans le corpus, cela ne tient qu'aux hasards de la transmission des textes, et l'on ne saurait en tirer des conclusions quant à la structure du lexique : l'expression *ἐκόπασεν ὁ ἄνεμος* se retrouve dans l'autre récit évangélique de tempête apaisée (Jésus marchant sur les eaux, Mt 14,32 = Mc 6,51), qui appartient aux feuillets perdus du Codex Argenteus.

#### 2.4. Concordances entre le gotique et le latin

Au terme de cette étude philologique, nous pouvons comparer les données du gotique à celles du latin, et cette confrontation permet de mettre en évidence, en ce qui concerne les verbes apparentés *þaban* : *tacēre* et *-silan* : *silēre*, une concordance remarquable pour les emplois. Du côté latin, nous partirons de la doctrine enseignée par A. Ernout à l'article *sileō* du *Dictionnaire étymologique de la langue latine*<sup>17</sup> :

À l'époque classique, *sileō* n'offre pas un sens différent de *taceō*. Mais, d'après des emplois anciens ou conservés par la poésie, il semble que le verbe ait désigné à l'origine moins le silence que la tranquillité, l'absence de mouvement et de bruit [...]. *Sileō* s'emploie aussi bien des choses et des objets inanimés que des personnes, et ceci plus fréquemment que *taceō*, notamment de la nuit, de la mer, des vents, etc.

Cette doctrine a évidemment besoin d'être mise à jour, et c'est à quoi s'est appliqué J.-F. Thomas dans la communication qui a été l'occasion de la présente étude. Mais notre collègue montre qu'elle constitue aujourd'hui encore une

17 DELL, p. 625a.

bonne base de départ, et qu'elle garde en particulier toute sa valeur en ce qui concerne le point suivant : si le silence des hommes peut être désigné par l'un ou l'autre verbe, c'est, en revanche, *sileō* qui apparaît normalement lorsqu'il s'agit du silence de la nature, notamment dans la littérature archaïque. Il cite, à titre de preuve, un fragment de Pacuvius (fr. 77 R.) : *silesunt uenti, mollitur mare* « les vents se calment, la mer se radoucit », qui fournit un répondant parfait au récit de la tempête apaisée dans la Bible de Wulfila, aussi bien pour le lexique (*silēscere* : *ana-silan*, *ventus* : *winds*, *mare* : *marei*, trois correspondances étymologiques dans un même contexte) que pour la morphologie verbale, à ceci près que chacune des langues impliquées emploie les procédés grammaticaux qui lui sont propres pour marquer l'état (morphème *-ai-* en gotique *vs* lat. *-ē-*) et l'aspect inchoatif (*-scō* en latin *vs* préverbe got. *ana-*)<sup>18</sup>.

44

Cet emploi spécifique de *ana-silan* a des conséquences sur l'ensemble du champ lexical du silence en gotique : quand il s'agit du silence des hommes, le verbe usuel est *þahan*, qui peut désigner les formes les plus variées de silence, tandis que (*ana*)-*slawan* fait référence à la tranquillité. À cet égard, les emplois de *slawan* sont proches de ceux de *silēre*.

Dans son étude sur le couple latin *tacēre* – *silēre*, J.-F. Thomas met en évidence un autre élément important du dossier, lié lui aussi au fait que les deux verbes se rapportent à « des situations de silence différentes » : *tacēre*, qui signifie volontiers « taire, passer sous silence, ne pas révéler, garder pour soi, tenir caché », a pour antonyme *dīcere* « dire, raconter, révéler, annoncer, parler de », le complément direct désignant « ce que l'on sait, ce que l'on a vu ou entendu », alors que *silēre* « ne pas ouvrir la bouche » s'oppose plutôt à *loquī* « parler, s'exprimer, prendre la parole ». C'est également *tacēre* qui s'oppose à *respondēre*. Les deux choses sont évidemment liées, ainsi chez Plaute, *Men.* 1105-1106 :

MES *uterque id quod rogabo dicite.*

ME 1 *Ubi lubet, roga : respondebo, nil reticebo quod sciam.*

Messénion : « Répondez l'un et l'autre aux questions que je vais vous poser. »

– Ménechme 1 : « Pose tes questions quand il te plaira : j'y répondrai, sans rien dissimuler de ce que je peux savoir. »

18 C'est le type de *ana-slepan* « s'endormir » en regard de *slepan* « dormir », ou de *ana-slawan* « se calmer » en regard de *slawan* « être calme, silencieux » (ci-dessus 2. 2). Sur lat. *silēscō*, voir Keller (1992 : 379-380). Dans sa notice étymologique sur *sileō* (*DELL*, p. 625b), Meillet fait implicitement référence aux vues d'Ernout sur l'histoire du mot (625a) lorsqu'il écrit : « On ne peut guère ne pas rapprocher got. *ana-silaida* “ ἐκόπασεν ”, Mc IV 39. » Mais comme il n'indique pas que le verbe gotique s'applique au vent et n'en donne pas de traduction française, cette phrase est peu claire pour qui ne connaît pas le dossier, comme il arrive souvent chez Meillet, notamment dans ses dernières années, où il était contraint de travailler vite, ayant le sentiment qu'il menait une lutte de tous les instants avec l'ange de la mort (voir sur ce point Lamberterie, 2006 : 166-167).

Les faits gotiques ne sont certes pas directement comparables, car, contrairement à *tacēre*, le verbe *þaban* n'est jamais transitif, alors que pourtant la troisième classe des verbes faibles comporte, bien qu'elle exprime l'état, nombre de verbes transitifs<sup>19</sup>. Mais nous avons rencontré (ci-dessus 2.1.1) une opposition entre *þaban* et *teihan* « annoncer, raconter, révéler », le correspondant exact de lat. *dicere* (< v.lat. *deicere* < i.-e. \**déik-e/o-*), dans une phrase (*þahaidedun jah mann ni gataihun [...] ni waiht þizeigasehun* « ils gardèrent le silence et ne racontèrent à personne rien de ce qu'ils avaient vu ») qui rappelle de près la version de la Vulgate (*tacuerunt, et nemini dixerunt [...] quidquam ex his, quae viderant*). On comparera, chez Sénèque (*Epist.* 105, 6) : *est quaedam dulcedo sermonis quae [...] secreta producit. Nemo quod audierit, tacebit* « il y a une douceur de la conversation qui fait exprimer les secrets. Personne ne taira ce qu'il aura entendu. »

### 3. ÉTUDE MORPHOLOGIQUE : LES MORPHÈMES *-Ē-* DU LATIN, *\*-ĀI-* DU GERMANIQUE ET LEURS ANTÉCÉDENTS INDO-EUROPÉENS

Les présents latins de la deuxième conjugaison reposent, on le sait, sur la fusion de deux formations héritées de l'indo-européen : d'un côté des itératifs-causatifs en *\*-éye/o-* du type de *moneō, -ēs, -ēre* « faire penser » = skr. *mānáyati* < i.-e. *\*mon-éye/o-*, et de l'autre des verbes d'état en *\*-ĕ-* et/ou *\*-ĕ-ye/o-* du type de *rubeō, -ēs, -ēre* « être rouge » où le morphème statif *\*-ĕ-* dispose d'appuis dans la comparaison, un thème i.-e. *\*rud<sup>h</sup>-ĕ-* (< *\*(h<sub>1</sub>?)rud<sup>h</sup>- + -ĕh<sub>1</sub>-*) se retrouvant, avec le sens de « rougir » ou « brunir », en slave (slavon russe *rūdĕti sę*) et en baltique (lett. *rudĕt*, lit. *rūdĕti*, avec une longue radicale secondaire), peut-être aussi en celtique (v.irl. *ruidid, .ruidi*)<sup>20</sup>. Mais le germanique présente ici une particularité dont l'explication a donné depuis longtemps du fil à retordre aux comparatistes.

Il est hors de doute que la troisième classe des verbes faibles est à rapprocher des présents d'état de la deuxième conjugaison latine, comme le montrent plusieurs correspondances étymologiques : on peut citer en effet, outre les deux verbes qui nous intéressent (got. *þaha, -ais* : lat. *taceō, -ēs* « se taire » et *\*sila, -ais* : *sileō, -ēs*

19 Et cela quelle que soit la formation de ces verbes, dénominatifs comme *sweran* « honorer » (de *swers* « honoré »), *weihan* « consacrer » (de *weihs* « saint »), etc., ou non dénominatifs comme *witan* « surveiller » (= lat. *uidĕre*), *haban* « avoir » (même type de présent que lat. *habĕre*, mais sur la base radicale de *hajjan* « saisir » = lat. *capĭō, -ere*) et plusieurs autres. Voir sur ce point Jasanoff (1978 : 5) ; Lamberterie (1980 : 144).

20 Voir par exemple, pour s'en tenir à des manuels, *LLFL*, p. 540-542 ; *HLFLS*, p. 189-90 ; *OHGCL*, p. 403-404. Sur la confusion des deux types en latin, voir Watkins (1994 : I, 163-164) et Christol (1991) : comme une séquence i.-e. *\*-eye-* aboutit à *-ĕ-* en latin (nom. pl. *\*trĕyes* « trois » > skr. *trāyah* = lat. *trĕs*), il est souvent difficile de distinguer ce qui relève de l'un ou de l'autre, et dans les présents d'état rien ne permet de dire si la finale *-ēs* de *rubēs* (ind. pr. 2<sup>e</sup> sg) repose sur *\*-ĕ-si* ou sur *\*-ĕ-yesi*. — La monographie de Marianne Hocquard sur les verbes d'état en *-ĕ-* du latin (1981) n'apporte guère de nouveau et comporte des aspects discutables (voir, sur cet ouvrage, le compte rendu sévère de Madeleine Keller, 1983).

« être calme »), got. *wita*, *-ais* « surveiller, observer » en regard de lat. *videō*, *-ēs*, *-ēre* et v.sl. *viděti* « voir », lit. *pa-vydėti* « envier » < i.-e. *\*wid-ē-* (b.-sl. *ī* selon la loi de Winter). On observe la même concordance morphologique là où la base est différente, ainsi dans got. *waka*, *-ais* « veiller » en regard de lat. *vigēre* « être vigoureux, éveillé », ou bien dans des développements propres à chacune des langues impliquées : la formation de got. *(ga-)arman* (ind. prés. *-a*, *-ais*) « avoir pitié » sur l'adjectif *arms* « pauvre » rappelle de près celle de lat. *misereror*, *-ērī* sur *miser*, dont elle est sans doute un calque<sup>21</sup>. Aussi les comparatistes ont-ils cherché depuis longtemps – et c'est une démarche légitime en elle-même – une trace du morphème statif *\*-ē-* de l'indo-européen dans la flexion verbale du germanique, mais sans succès. On croyait jadis (et il y a même eu plus récemment des essais en ce sens) pouvoir en trouver en vieux haut-allemand, où l'ensemble de la flexion est caractérisé par une voyelle *-ē-* : ainsi, pour le verbe « avoir », ind. prés. 1sg *habēm*, 2sg *habēs*, 3sg *habēt*, inf. *habēn*, ind. prêt. 1-3sg *habēta*, etc. Mais cela n'est pas tenable, d'abord parce que germ. *\*ē* (en fait *\*/æ/*) est normalement représenté par *ā* hors de l'ostique, et ensuite à cause de la comparaison avec les formes gotiques (ind. prés. *haba*, *habais*, *habaiþ*, inf. *haban*, ind. prêt. *habaida*) : la seule explication raisonnable est de partir d'une diphtongue *\*ai* du germanique commun, monophthonguée aussi bien en gotique (où la graphie *ai* représente en synchronie une voyelle brève */æ/*) qu'en haut-allemand, où *ē* est l'aboutissement normal de germ. *\*ai* en syllabe intérieure ou finale comme en syllabe initiale (*ēr* « bronze » = got. *aiz*, *lēren* « enseigner » < *\*laizīji/a-* en regard de got. *laisjan*, etc.), et de considérer que l'extension de cet *ē* à l'ensemble du paradigme est une innovation et non un héritage<sup>22</sup>. Plus personne aujourd'hui ne songerait sérieusement à tenir v.h.a. *rotēn* « rougir » pour le reflet direct de i.-e. *\*rud<sup>h</sup>-ē-*, ni *gi-*, *ir-wizzēn* « être capable » pour celui de *\*wid-ē-* ; l'*ē* de v.h.a. *dagēn* « se taire » n'a donc rien à voir avec celui de lat. *tacēre*<sup>23</sup>.

Sachant qu'il faut partir d'un élément *\*-ái-*<sup>24</sup>, on a cherché, lui aussi – et c'est, ici encore, une tentative légitime en elle-même –, à le rapprocher de i.-e. *\*-ē-*, en le faisant reposer sur *\*-ē-ye/o-* (cf. lat. *-eō* < *\*-ē-yō* = v.sl. *-ějo*, lit. *-ėju* à côté de *-ėti*, *-ėti*). Mais cela ne va pas de soi au regard de la phonétique historique, à preuve les *verba pura* du type de got. *saian* « semer » */sæan/* < *\*sæji/a-* < *\*sé-ye/o-*, avec chute de *\*j* entre voyelles et abrégement *æ* > *æ* en hiatus, d'où ind. prés. 3sg *sai(j)þ* = v.sl. *sějētū* « il/elle sème », 3pl *saiand* = *sějōtū* « ils/elles

21 Voir par exemple, pour s'en tenir à deux manuels classiques : Meid (1967 : 249-250) ; Krause (1968 : 244-246), avec bibliographie.

22 En ce sens Braune-Mitzka (1959 : 47-50) ; Krause (1968 : 244-245) ; Jasanoff (1978 : 17-18, 60-61) ; (2002-2003 : 133-135), avec histoire de la question (ce qui me dispense de la reproduire ici).

23 Malgré ce qui est affirmé dans un dictionnaire tout récent (*EDProtGerm*, p. 531, où est posé un étymon *\*bagēn-* en germanique commun).

24 Sur l'accent, voir *infra* n. 30.

sément », cf. aussi lit. *séja*. De ce fait, une version modifiée de cette doctrine ancienne consiste à partir d'une forme alternante  $*\bar{a}_1\text{-ye/o-}$  ( $*\bar{e}/\bar{a}_1 < *e_{h1}/h_1$ ), censée aboutir en germanique à  $*\bar{a}j\text{-i/a-}$  >  $*\bar{a}i\text{-/j}\bar{a}\text{-}$ . Telle est la solution adoptée par nombre de germanistes et de comparatistes<sup>25</sup>. Mais la question a été entièrement renouvelée par J. Jasanoff, qui, dans une série d'études, a montré les faiblesses de cette explication. Le traitement régulier des présents i.-e. en  $*\text{-ye/o-}$  dans un tel contexte en germanique est celui que l'on observe dans un verbe comme got. *arjan* « labourer » < i.-e.  $*\bar{a}r\text{-ye/o-}$  (= lit. *ariù, \bar{a}ria*) <  $*h_2\bar{e}rh_3\text{-ye/o-}$  (avec chute de la laryngale finale de racine devant  $*y$  selon la loi de Pinault), alors que dans la troisième classe des verbes faibles les formes en  $-j\text{-}$ , là où elles apparaissent, résultent visiblement d'une innovation (ainsi dans v.sax. *habbian* « avoir », sans umlaut) ; elles ne sauraient donc être tenues pour un héritage du germanique commun (l'absence de  $-j\text{-}$  dans got. *haba, haban* le montre assez), et encore moins de l'indo-européen<sup>26</sup>.

J. Jasanoff, pour sa part, avance une explication entièrement nouvelle de ce morphème germanique  $*\bar{a}i\text{-}$ , où il reconnaît une ancienne désinence moyenne 3sg  $*\bar{o}i$  de l'indo-européen<sup>27</sup>. Ce n'est pas le lieu ici de discuter cette hypothèse brillante, qui me paraît fort séduisante malgré sa hardiesse et fournit une belle illustration de ce qu'on appelle parfois la « loi de Watkins », à savoir que la 3<sup>e</sup> personne du singulier occupe une place de pivot dans le système verbal et que, de ce fait, nombre de morphèmes verbaux remontent à d'anciennes désinences rejetées dans le thème, ce qui entraîne l'adjonction d'une nouvelle désinence (en l'occurrence,  $*\bar{o}i\text{-} + *\bar{t}i >$  germ.  $*\bar{a}i\bar{p}i >$  got.  $-\bar{a}i\bar{p}$ ) ; cette « loi » a certainement un grand pouvoir explicatif en matière de morphogénèse<sup>28</sup>.

25 On trouvera le relevé et la discussion des travaux en ce sens (ce qui m'évitera de les énumérer ici) chez Jasanoff (1978 : 56-71) et (2002-2003 : 129-142). Et encore, à une date plus récente, Ringe (2006 : 256-259) ; Kotin (2012 : 240-244).

26 Mêmes références qu'à la note précédente. Dans la monographie de 1978, le chapitre consacré au germanique (ch. III, p. 56-93) est la reprise d'un article de 1973, mais avec quelques modifications (1978, n. 77 p. 93). Le grand article de 2002-2003 est un approfondissement de la monographie de 1978, avec discussion des travaux parus depuis cette dernière ; la doctrine reste la même pour l'essentiel, avec toutefois des différences sur quelques points. – Hors du gotique, le verbe « se taire » s'oppose à un verbe « dire » inconnu de l'ostique, celui qui est représenté par v.isl. *segja* et v.h.a. *sagēn*, et cette situation d'antonymie a eu des répercussions sur la flexion. Ce verbe « dire » était, au départ, un verbe faible de la 1<sup>re</sup> classe  $*sag^wiji/a\text{-}$  (< i.-e.  $*sok^w\text{-}\bar{e}ye\text{-}$ , cf. lit. *sakýti*), qui est passé à la 3<sup>e</sup> classe, en partie ou en totalité selon les langues, sous l'influence de son antonyme (v.h.a. *sagēn* d'après *dagēn*) ; à l'inverse, le présent v.isl. *begja* est dû à l'influence de *segja*. Voir le détail des données chez Jasanoff (1978 : 56) et (2002-2003 : 133) ; LIV 495 et 526-527 ; Nedoma (2010 : 112, 121).

27 Jasanoff (1978 : 71-93) ; (2002-2003 : 156-161). Mais l'auteur convient lui-même que cette hypothèse ne trouve d'appuis dans la comparaison que pour un petit nombre des pièces du système, et qu'on ne saurait remonter aussi haut dans le cas de germ.  $*\bar{p}ag\text{-}\bar{a}i\text{-}$  et  $*\bar{s}il\text{-}\bar{a}i\text{-}$ , dont les seuls correspondants assurés sont en latin (1978 : 86-87).

28 Sur la « loi de Watkins », voir Collinge (1985 : 239-240). Ce principe d'explication a été appliqué par C. Watkins dans les deux ouvrages qu'il a consacrés à la morphologie verbale de l'indo-européen (1962 : 90 sq.) ; (1969 : 18, 49 et *passim*).

Est-ce à dire que le morphème statif \*-*é-* de l'indo-européen ait entièrement disparu en germanique ? Certes non, mais les seules traces assurées que nous en ayons se trouvent dans la dérivation nominale postverbale et non dans la flexion verbale proprement dite. Elles se résument, pour l'essentiel, aux deux abstraits déverbaux que sont en gotique les substantifs féminins *faheþs* « joie » (acc. -*ed*, -*dat.* -*edai*, avec parfois les graphies -*eid*, -*eidai*) et *armaio* « pitié » (acc.-*dat.* -*on*, gén. -*ons*), qui procèdent respectivement de thèmes à reconstruire comme *\*fab-*ē*di-* et *\*arm*ē*-ōn-* dans la protohistoire de la langue<sup>29</sup>. Le premier est directement comparable aux infinitifs en *\*-*ētī** du balto-slave (v.sl. -*ēti*, lit. -*ėti*), dont la finale est une forme casuelle figée de thème nominal en *\*-ti-* ; à l'intérieur du gotique, le verbe correspondant, à savoir *faginon* « se réjouir », est formé tout autrement, mais un verbe faible de la troisième classe est attesté par v.h.a. *fagēn* « se réjouir » (< germ. *\*fag-*ái-**), et dans un verbe ayant ce sens la présence du morphème statif \*-*é-* n'a rien que de naturel (cf. lat. *gaudēre*, gr. χαίρω, aor. ἐχάρην, inf. χαρῆναι)<sup>30</sup>.

#### 4. ÉTUDE ÉTYMOLOGIQUE

En ce qui concerne l'étymologie proprement dite, les trois verbes qui en gotique se rapportent à la notion de « silence » et de « tranquillité » se trouvent dans une situation toute différente.

##### 4.1. Got. *slawan*

*Slawan* (< germ. *\*slaw-*ái-**, en admettant que l'on puisse remonter à ce niveau), complètement isolé, demeure obscur dans l'état actuel de nos connaissances<sup>31</sup>.

<sup>29</sup> Jasanoff (1978 : 66) ; (2002-2003 : 128-129, 155-156) ; Casaretto (2004b : 232, 513) (avec références).

<sup>30</sup> L'aoriste grec a l'accent sur le suffixe (< i.-e. *\*-*é-**), ce qui concorde avec v.h.a. *fagēn* (< germ. *\*fag-*ái-**), alors que got. *faheþs* suppose un accent sur la racine ; l'échange grammatical dû au jeu de la loi de Verner se retrouve, pour le verbe « se taire », entre v.isl. *þegja*, v.h.a. *dagēn* et got. *þahan*. Je ne puis aborder ici en détail cette question, qui a donné lieu à de nombreuses études dans le passé (ainsi Meillet 1908 et 1909a, mais sans mention de got. *faheþs*) et demanderait à être reprise aujourd'hui à la lumière des travaux récents sur les morphèmes impliqués. Pour le verbe « se taire », le plus probable est de partir d'un étymon *\*bag-*ái-** en germanique commun et de considérer que l'-'*h-*' du gotique est dû à une innovation propre à cette langue, dont la raison reste obscure (Jasanoff 1978 : 87, n. 61), mais qui correspond à une tendance assez générale, car on connaît nombre d'exemples comparables en gotique (voir en dernier lieu Scheuinger 2014 : 139-142). Le cas des formes verbales est à distinguer de celui des dérivés nominaux (sur lequel voir Schaffner 2001 et Casaretto 2004a). En ce qui concerne les verbes faibles de la troisième classe, l'accent sur le suffixe est attesté en gotique dans *haba*, -*ais* « avoir » = v.h.a. *habēm*, -*ēs* < germ. *\*hab-*ái-** en regard de l'accent sur la racine dans *haffan* « saisir » < germ. *\*háf-*ja-** < i.-e. *\*k<sub>2</sub>p-ye/ø-* (= lat. *capīō*, *is*, -*ere*, gr. κάπτω), et dans *liba*, -*ais* « vivre » < germ. *\*lib-*ái-** < i.-e. *\*lip-*, cf. v.sl. -*līpēti* « être collé » (voir LIV 344-345 et 408-409, mais avec une autre analyse des formes germaniques en matière de morphologie suffixale).

<sup>31</sup> État de la question dans *GED*, p. 314.

#### 4.2. Got. *-silan*

*-silan* (< germ. \**sil-ái-*), isolé en germanique, est cependant hérité, comme le prouve la correspondance (exclusive) avec lat. *sil-ē-*. Comme il ne saurait exister en indo-européen une racine verbale de forme \**sil-*, on s'accorde à voir dans ce verbe le dénominateur statif d'un thème nominal \**silo-*, sans doute un adjectif signifiant « calme, tranquille, silencieux » (*vel sim.*); mais ce dernier résiste encore à l'analyse, en dépit des essais qu'on a tentés pour le rattacher à une base radicale<sup>32</sup>, et je n'ai pas l'intention de m'orienter dans cette direction en ajoutant une nouvelle hypothèse : une telle démarche relèverait trop de la Wurzeletymologie.

#### 4.3. Got. *pahan* (< germ. \**pag-ái-*), lat. *tacēre* : quels correspondants hors de l'indo-européen occidental ?

Le cas de *pahan* (avec remontée de l'accent propre au gotique, en regard de v.h.a. *dagēn* < germ. \**pag-ái-*) en regard de lat. *tac-ē-* est différent. Ce qui constitue une isoglosse exclusive entre l'italique et le germanique, c'est, nous l'avons vu, la structure lexicale complexe, exprimée par deux verbes appartenant au même type flexionnel, au sein de laquelle sont à la fois unies et distinguées les notions de « silence » et de « tranquillité ». Mais qu'en est-il, du point de vue proprement étymologique, de la base radicale \**tak-* ? Aujourd'hui encore, nombre d'auteurs estiment qu'elle est limitée à ces deux dialectes indo-européens<sup>33</sup>, et ce point de vue peut se comprendre, tant la concordance est frappante entre les données italiques et germaniques, pour le sens comme pour la morphologie verbale. On ne saurait cependant s'en tenir là, car plusieurs tentatives ont été faites, et depuis longtemps, d'identifier des formes apparentées ailleurs que dans la partie occidentale du domaine indo-européen. Quelle en est la validité ? C'est ce que nous devons examiner maintenant.

##### 4.3.1. \**tak-* < \**ptak-* (Saussure)

Le premier essai en ce sens est dû à Ferdinand de Saussure dans son célèbre *Mémoire*, sous la forme d'une addition à un passage de son livre où il dressait une liste assez fournie de bases grecques et italiques dont la syllabe radicale est constituée d'une voyelle *a* suivie d'une occlusive (type *ag* > gr. ἄγ-ω, lat. *ag-ō*, *dap* > δάπ-τω, δαπ-ἀνη, *dap-es*, *dam-num*) : « On joindra peut-être à cette liste *ptak* (*ptāk*) : gr. πτακεῖν, lat. *taceō* (cf. got. *pahan*).<sup>34</sup> » Comme à son ordinaire,

32 État de la question dans DELL, p. 625; LEWII, p. 535-536; IEW, p. 891; Watkins (1994 : I, 163); Jasanoff (1978 : 17); GED, p. 33; EDL, p. 563-564.

33 En ce sens Porzig (1954 : 106-107); Jasanoff (1978 : 87); WOU, p. 31-32; EDL, p. 604-605. Lehmann (GED, p. 353) cite par acquit de conscience le rapprochement avec le groupe de gr. πτήσω (sur lequel voir *infra*), mais visiblement sans y croire.

34 Saussure (1922 : 53, 266).

Saussure reste quelque peu allusif dans sa formulation et n'explique pas les deux implications que comporte cette proposition, à savoir (1) que l'initiale *\*t-* des langues occidentales repose sur la simplification d'un groupe *\*pt-*, et (2) que le sens de « (se) taire » attesté en italique et en germanique dérive de celui de « se cacher » que présentent les formes grecques.

**4.3.2. Rattachement du verbe arménien *t'ak'č'im*, aor. *t'ak'éay* « se cacher » à cette base *\*ptak-* (Bugge)**

À cette base radicale *\*ptak-* le linguiste norvégien Sophus Bugge a rattaché le verbe arménien *t'ak'č'im*, aor. *t'ak'éay* « se cacher », dans un article où il se proposait d'établir, à juste titre, qu'un *t'*- arménien peut reposer sur un groupe i.-e. *\*pt-*. Bien qu'elle ait été critiquée par Heinrich Hübschmann, cette étymologie du verbe arménien a été bien reçue dans l'ensemble, notamment par Holger Pedersen, et elle figure aujourd'hui encore dans nombre d'ouvrages de référence<sup>35</sup>.

50

**4.3.3. Lien de ce verbe avec le verbe « se taire » de l'italique et du germanique (Meillet)**

Si Pedersen acceptait l'étymologie proposée par Bugge, il objectait cependant qu'en arménien i.-e. *\*k* (*\*k<sup>w</sup>*) en position intervocalique aurait dû aboutir non pas à *k'* mais à *k*, en proposant à l'appui de ce traitement des exemples bien peu probants et en s'évertuant vainement à éliminer, au prix d'une accumulation d'hypothèses invraisemblables, l'exemple évident qu'est celui de la racine *lik'*- « laisser » < i.-e. *\*lik<sup>w</sup>*. En réponse à Pedersen, Antoine Meillet, dans un article paru trois ans plus tard, soutient, à juste titre, que *k'* est bien l'aboutissement régulier, et il ajoute la remarque suivante<sup>36</sup> :

Un rapprochement qui [...] laisse un peu à désirer pour le sens, mais qui n'est pas absolument inadmissible, est celui de arm. *t'ak'č'im* « je me cache » (aor. *t'ak'éay*) avec lat. *tacēre*, got. *þahan*, v.h.-a. *dagēn* « se taire ».

Ces trois lignes sont une quintessence de Meillet et présentent un intérêt pour l'historiographie de la linguistique historique et comparative, car elles nous révèlent la façon dont travaillaient les grands savants de l'époque. Meillet expose ici, en passant et sans la développer, une idée originale, dont nous allons entreprendre de démontrer la justesse. Mais cette idée, bien que nouvelle, ne lui est pas venue à l'esprit par hasard : elle constitue, en réalité, une combinaison

<sup>35</sup> Bugge (1893 : 39) ; Hübschmann (1897 : 448-449) ; Pedersen (1982 : 120-121) (< *ZVS* 39, 1906, 342-343) ; *IEW*, p. 825-826 ; *GEW* II, p. 613-614 ; *DELG*, p. 949 ; Klingenschmitt (1982 : 78-79) ; Jahukyan (1982 : 72) ; Olsen (1999 : 619) ; *LIV*, p. 495. Voir aussi les références données *infra* n. 37.

<sup>36</sup> Meillet (1909b : 356 = *ELPArM* II, p. 135). Sur cette tendance qu'avait Pedersen à échafauder les hypothèses les plus arbitraires lorsqu'un mot lui résistait, voir Lamberterie (2006 : 171).



des vues de Bugge avec celles de Saussure, auteurs que Meillet ne cite pas ici car il suppose leurs travaux connus des lecteurs auxquels il s'adresse. Que tel soit bien le propos de Meillet, nous en avons la preuve par le fait que, aussi bien dans le *Dictionnaire étymologique de la langue latine* que dans la seconde édition de l'*Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, il reprend ce rapprochement, mais en y ajoutant les formes grecques, qu'il ne mentionnait pas dans son article de 1909<sup>37</sup>. Ces dernières, qui se rapportent à l'idée de « se blottir pour se cacher, par peur du danger », sont articulées autour d'une base radicale à trois formes, resp. πτᾱκ- (prés. ion.-att. πτήσσω < \*πτᾱκ-γω, aor. ἔπτῆξα Hom. +) / πτᾱκ- (part. aor. rad. thém. καταπτακῶν, en parlant d'Oreste qui se cache pour échapper aux Érinyes, Æsch. *Eum.* 252 [fin de trimètre iambique] ; acc. sg. πτάκα « hase », Æsch. *Ag.* 137) / πτωκ- (adj. πτώξ, -κός « peureux », épithète et désignation du lièvre, Hom.+). Si donc on accepte, en suivant Meillet et ses prédécesseurs, le rapprochement des données de l'indo-européen occidental avec celles du grec et de l'arménien, cela invite à poser une base radicale alternante \*pteh<sub>2</sub>k- / \*ptoh<sub>2</sub>k- / \*pth<sub>2</sub>k- (en indo-européen ancien) > \*ptāk- / \*ptōk- / \*ptə<sub>2</sub>k- (en indo-européen récent), et telle est, de fait, la doctrine enseignée aujourd'hui dans plusieurs ouvrages de référence ; dans cette perspective, le verbe \*tak-é- (-ái-) « se taire » de l'italique et du germanique comporte le degré zéro \*ptə<sub>2</sub>k- attendu dans ce type de formation, et il en va de même pour le verbe arménien<sup>38</sup>.

4.3.4. Bilan : il n'y a pas lieu de poser une base \*ptak-, mais l'étymologie proposée par Meillet garde encore toute sa valeur, en partant d'une base \*tak-

Que faut-il penser de cette reconstruction ? Du côté de l'indo-européen occidental, le traitement \*pt- > t- n'est certes pas admis par tout le monde, mais il ne semble pas que cette objection soit dirimante<sup>39</sup>. Ce qui, en revanche, a changé, c'est le dossier grec, qui se présente aujourd'hui sous un aspect différent de celui que nous connaissions naguère : il se pourrait, notamment, que l'initiale πτ- de cette famille de mots ne repose pas sur un groupe i.-e. \*pt-, car il existe une hypothèse alternative au moins aussi vraisemblable. Je me réfère ici à une étude détaillée dans laquelle Olav Hackstein a proposé, d'une manière qui me paraît séduisante, de rapprocher, à l'intérieur du grec, la base radicale πτᾱκ- / πτωκ- / πτᾱκ- de deux autres groupes de même initiale, à savoir πταίω « buter, tomber » et πτοέω

37 *DELL* s.v. *taceō*, p. 673a, avec référence à Saussure (mais ce rapprochement n'est mentionné que comme une « simple possibilité », comme déjà chez Saussure, ce qui correspond à l'orientation très critique du *DELL* en matière d'étymologie) ; *EsqArm*, p. 109. Voir aussi *BSL* 36, 1935, p. 120 (= *ELPArm* II, p. 285).

38 En ce sens Klingenschmitt (1982 : 78-79) ; *LIV* 495. Et déjà dans le même sens, mais sans reconstruction laryngaliste affirmée, *IEW*, p. 825-826 ; *GEW* II, p. 613-614. À mi-chemin entre les deux : *DELG*, p. 949 (avec renvoi aux travaux de Kuryłowicz).

39 Histoire de la question dans *LEW* II, p. 641-642 ; Klingenschmitt (1982 : 78).

« frapper de terreur », et de faire dériver tout cet ensemble d'une base radicale i.-e. \**pyeh*<sub>2</sub>-(*k*)- qui se retrouverait dans le verbe tokharien AB *pyāk*- « battre, frapper » ; le développement sémantique des données grecques s'expliquerait alors à partir de « être frappé de peur »<sup>40</sup>. Dans ces conditions, le rapprochement du grec et de l'arménien serait à écarter, pour la forme comme pour le sens ; en revanche, celui que proposait Meillet dans son article de 1909 pourrait demeurer valide, en partant d'une base radicale i.-e. \**tak*- représentée en arménien, en italique et en germanique. Même si l'on ne souscrivait pas aux vues de Hackstein<sup>41</sup>, il resterait que cette famille de mots grecs est bien différente du verbe arménien, alors que le rapprochement de ce dernier avec le verbe italo-germanique « se taire » a tout pour satisfaire, pour le sens comme pour la morphologie.

#### 4.3.4.1. Étude sémantique (Adjarian)

52 Quant au premier point, le dossier arménien est parfaitement bien présenté dans la *magnum opus* qu'est le dictionnaire étymologique de l'arménien de H. Adjarian. Il faut rappeler ici un point d'histoire de notre discipline. Ancien élève de Meillet, Adjarian était en relations constantes avec son maître lors de la rédaction de son dictionnaire (publié en fascicules de 1926 à 1935), et il était pénétré de son enseignement. Le seul inconvénient de cet admirable ouvrage, c'est que, rédigé en arménien oriental, il n'a pas eu la diffusion que sa valeur lui méritait. En l'occurrence, Adjarian laisse de côté les formes grecques mais retient le rapprochement avec l'italique et le germanique proposé par Meillet dans son article de 1909, en partant donc d'une base radicale i.-e. \**tak*- et en cherchant à répondre à l'objection que Meillet se faisait à lui-même (« un rapprochement qui [...] laisse un peu à désirer pour le sens, mais qui n'est pas absolument inadmissible »). Il fait valoir, notamment, que pour le sens on passe facilement de « tenir caché, garder secret » à « taire », et qu'en latin l'expression usuelle *tenere aliquid tacitum* montre bien l'articulation entre ces deux acceptions<sup>42</sup>.

40 Hackstein (1992), étude résumée par l'auteur lui-même dans trois notices de *CEG* 3 (1999), s.v. *πταίω* (p. 136), *πτήσσω* (p. 136-137) et *πτοᾶν* (p. 137), reprises dans *DELG* 2009, p. 1348-1349.

41 Ainsî Beekes, *EDG* s.v. *πτήσσω*, p. 1148-1149. À propos du mot *πτωχός* « mendiant », qui se rattache à ce groupe, l'auteur ne peut s'empêcher d'entonner son refrain favori (« substrate ») en raison de l'aspirée, ce qui est bien peu convaincant : la relation morphologique entre ce dérivé du type *CoCō*- (avec aspirée expressive) et le dérivé du type *CōC*- qu'est l'adjectif *πτῶξ*, -κόξ s'intègre parfaitement dans le système de la formation des noms.

42 Adjarian, *HAB* II, p. 167-168 (sur le lien entre cet ouvrage et l'enseignement de Meillet, voir Lamberterie 2006, p. 165-166). — On est stupéfait de constater que cette famille de mots arméniens ne figure pas dans le récent dictionnaire étymologique de Martirosyan (*EDArmIL*, 2010), alors que pourtant l'origine indo-européenne n'en est pas douteuse. C'est l'une des nombreuses lacunes que comporte ce dictionnaire, et elle est d'autant plus difficile à comprendre qu'une des qualités de cet ouvrage est de mettre à la disposition des lecteurs occidentaux quelques-uns des trésors que renferme le *magnum opus* d'Adjarian (voir sur ce point Lamberterie 2012, p. 160-161).

Cette famille de mots arméniens, attestée depuis les débuts de la tradition et usuelle dans la langue classique, comporte les éléments suivants : (1) un verbe intransitif signifiant « se cacher », prés. *t'ak'c'im*, aor. *t'ak'eay*, qui dans la Bible (où l'on en compte plus de 60 exemples) traduit le grec κρύπτομαι (aor. ἐκρύβην) et ses composés ; c'est la seule forme ancienne, le doublet *t'ak'num* est beaucoup plus rare et plus récent ; (2) construit sur ce verbe intransitif, le causatif *t'ak'uc'anem*, aor. *t'ak'uc'i* « cacher », lui aussi ancien et usuel, qui dans la Bible (où l'on en compte près de 80 exemples) traduit le grec κρύπτω et ses composés ; (3) une forme nominale, elle aussi usuelle, à savoir *t'ak'ust*, qui est à la fois – chose banale en arménien – adjectif (« caché, secret ») et substantif (« cachette, secret », ainsi *h pwpunthiwn i t'ak'stean eis krupthyn* « dans une cachette », Lc 11, 33)<sup>43</sup>.

L'antonymie entre « cacher, taire » et « dire, annoncer, révéler », que nous avons identifiée en latin et en gotique (*supra* 2.1.1 et 2.4), se retrouve en arménien. Je me borne à en citer deux exemples pris entre bien d'autres :

Տէր քարոյց յիւն է եւ ոչ պատմեաց ինձ (4 Regn. 4, 27)

*Tēr t'ak'oyc' y-inēn ew oc' patmeac' inj*

κύριος ἀπέκρυψεν ἀπ' ἐμοῦ καὶ οὐκ ἀνήγγειλέν μοι

« le Seigneur me l'a caché, il ne me l'a pas révélé »

զճշարտութիւն քն եւ զհրկութիւն քն սասցի. եւ ոչ քարոյցի զողորմութիւն  
քն եւ զճշարտութիւն քն ի ժողովրդեանն մեծէ (Ps. 39(40), 11)

*z-čšmartut'iw'n k'o ew z-p'rkut'iw'n k'o asac'i, ew oc' t'ak'uc'i z-olormut'iw'n k'o ew  
z-čšmartut'iw'n k'o i žolovrdenē mecē*

τὴν ἀλήθειάν σου καὶ τὸ σωτήριόν σου εἶπα, οὐκ ἔκρυψα τὸ ἔλεός σου καὶ τὴν ἀλήθειάν  
σου ἀπὸ συναγωγῆς πολλῆς

« j'ai dit ta vérité et ton salut, je n'ai pas caché ta pitié et ta vérité à la grande  
assemblée »

Le point qui demeure en suspens est de savoir quel est le sens premier de la base radicale *\*tak-* : faut-il partir de « (se) cacher » ou de « (se) taire » ? Une évolution de l'un à l'autre est aisément concevable dans les deux directions. Dans l'étude qu'il a consacrée à l'expression du silence dans les poèmes homériques, G.-J. Pinault a montré, notamment, que l'adverbe *σιγῆ*, dont le sens de base est « en silence, sans bruit », signifie parfois « discrètement, furtivement, sans se faire remarquer », emploi où la référence spécifique à l'absence de parole est estompée<sup>44</sup>. Il est donc impossible de savoir si l'ancienneté est ici du côté des langues occidentales (italique et germanique) ou, au contraire, de l'arménien. Peut-être même la question est-elle oiseuse.

<sup>43</sup> Sur la formation de ce mot, voir Olsen (1999 : 617-619).

<sup>44</sup> Pinault (1994 : 506-507).

4.3.4.2. Étude morphologique : développements parallèles en latin et en arménien, dans l'emploi du morphème statif \*-ē- et du suffixe d'inchoatif \*-skē/o- (lat. *taceō* et *-ticēscō*, avec leurs correspondants arméniens)

Quant à la morphologie, le verbe intransitif *t'ak'č'im*, aor. *t'ak'eay* présente avec les formations latines en *-ē-* (prés. *-eō*) et en *-escō* des similitudes remarquables, d'ailleurs signalées dans les ouvrages de référence<sup>45</sup>, mais dont il faut tirer les conséquences quant à l'étymologie : ainsi que l'a fait valoir avec raison James Clackson, elles engagent nettement à rapprocher l'arménien du latin, alors que le présent grec *πρήσσω* (< \**ptāk-ye/o-*) est formé tout autrement<sup>46</sup>. Le latin atteste conjointement *taceō* et *con-, ob-, re-ticēscō*<sup>47</sup>. En arménien, il faut partir d'une base \**tak-ē-*, rigoureusement identique à celle du latin, qui aboutit en proto-arménien à \**t<sup>h</sup>ak<sup>h</sup>-i-* et sur laquelle sont bâties les formes attestées à époque historique. Pour l'aoriste *t'ak'eay*, on peut partir soit de \**-i-* (< \**-ē-*) + *-a-*, soit de \**-i<sup>h</sup>-* (< \**-ē-s-*) + *-a-*, avec, dans un cas comme dans l'autre, adjonction du morphème *-a-* de moyen à date récente ; quant au morphème de présent *-č'i-*, il repose sur un étymon \**-skye/o-* auquel a été ajouté à date récente l'*-i-* (< i.-e. \**-ē-*) caractéristique des formations statives<sup>48</sup>. Le parallélisme de développement entre lat. *-ticēscō* (< \**-ē-* + \**-skē/o-*) et arm. *t'ak'č'im* (< \**-i<sup>č</sup>-* < \**-ē-* + \**-skye/o-* + \**-ē-*) est à noter.

Dans un volume offert à notre amie et collègue Michèle Fruyt, dont nous connaissons et apprécions l'activité qu'elle déploie au sein du Centre Alfred Ernout, il ne m'a pas semblé déplacé de montrer tout ce que nous devons à ce savant, et plus encore à son maître Antoine Meillet.

45 Ainsi Meillet, *EsqArm*, p. 109-110; Klingenschmitt (1982 : 78-79); Jasanoff (2002-2003 : 131); mais sans mention de lat. *-ticēscō* dans aucune de ces trois études.

46 Clackson (1994 : 169-170) : « *Indeed, morphologically the Latin verb is closer to t'ak'č'im than πρήσσω is.* » Curieusement, l'auteur ne cite pas lat. *-ticēscō* à cet endroit de son livre, mais p. 174 il fait état d'un « Latin *tacēscō* ». Mais, à en juger par l'étude minutieuse de M. Keller (référence note suivante), le présent inchoatif n'est attesté qu'en composition.

47 Keller (1992 : 342-344, 396), mais sans mention de l'arménien. La variante *conticiscō* de *conticēscō* est bien attestée dans la tradition manuscrite et il n'y a pas lieu d'en contester l'authenticité, mais elle est clairement secondaire (p. 344).

48 En ce sens Meillet, *EsqArm*, p. 109-110. Vues différentes chez Klingenschmitt (1982 : 78-79), qui tient ici arm. *-č'i-* pour un reflet direct de i.-e. \**-skē/o-*; mais c'est très peu vraisemblable (Clackson [1994 : 173-174]; Lamberterie [2013, p. 17]).

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAMMESBERGER, A., 1986, *Der Aufbau des germanischen Verbalsystems*, Heidelberg, Winter.
- BINNIG, W., 1999, *Gotisches Elementarbuch*, 5<sup>e</sup> éd. refondue par H. Hempel, Berlin, W. de Gruyter.
- BRAUNE, W., 1959, *Althochdeutsche Grammatik*, 9<sup>e</sup> éd. remaniée par W. Mitzka, Tübingen, Niemeyer.
- , 2004, *Gotische Grammatik*, 20<sup>e</sup> éd. remaniée par F. Heidermanns, Tübingen, Niemeyer.
- BUGGE, S., 1893, « Beiträge zur etymologischen Erläuterung der armenischen Sprache », *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung (KZ)*, n° 32, p. 1-87.
- CASARETTO, A., 2004a, « *ti*-Abstrakta und Grammatischer Wechsel im Gotischen », dans M. Kozianka, R. Lühr et S. Zeilfelder (dir.), *Indogermanistik – Germanistik – Linguistik. Akten der Arbeitstagung der Indogermanischen Gesellschaft, Jena 18.-20.09.2002*, Hamburg, Verlag Dr. Kovač, 2004, p. 49-74.
- , 2004b, *Nominale Wortbildung der gotischen Sprache, Die Derivation der Substantive*, Winter, Heidelberg.
- CEG = « Chronique d'étymologie grecque », publiée par A. BLANC, Ch. de LAMBERTERIE et J.-L. PERPILLOU dans la *Revue de philologie* (Paris). CEG 1, *RPh* 70, fasc. 1, 1996[97], 103-138. – CEG 2, *RPh* 71/1, 1997[98], 147-179. – CEG 3, *RPh* 72/1, 1998[99], 117-141. – CEG 4, *RPh* 73/1, 1999[2000], 79-108. – CEG 5, *RPh* 74/1, 2000[02], 257-286. – CEG 6, *RPh* 75/1, 2001[02], 131-162. – CEG 7, *RPh* 76/1, 2002[03], 113-142. – CEG 8, *RPh* 77/1, 2003[04], 111-140. – CEG 9, *RPh* 78/1, 2004[05], 155-179. – CEG 10, *RPh* 79/1, 2005[07], 159-180 (+ index des CEG 1 à 10, 181-193). – CEG 11, *RPh* 80/2, 2006[08], 339-369. – CEG 12, *RPh* 83/2, 2009[12], 285-328. – CEG 13, *RPh* 85/2, 2011[13], 335-366. – CEG 14, *RPh* 87/2, 2013[16], 157-202.
- CHRISTOL, A., 1991, « Lexical consequences of a phonetic law (\*eye > ē) in Latin verbs », dans R. Coleman (dir.), *New Studies in Latin Linguistics (Selected Papers from the 4th International Colloquium in Latin Linguistics, Cambridge, April 1987)*, Amsterdam, Benjamins, p. 49-62.
- CLACKSON, J., 1994, *The Linguistic Relationship between Armenian and Greek*, Oxford, Blackwell (Publications of the Philological Society, 30).
- COLLINGE, N. E., 1985, *The Laws of Indo-European*, Amsterdam – Philadelphia, Benjamins, coll. « Current Issues in Linguistic Theory », vol. 35.
- DELG = Pierre CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, Histoire des mots*, Paris, Klincksieck. I (A-Δ), 1968 ; II (E-K), 1970 ; III (Λ-Π), 1975 ; IV/1 (P-Υ), 1977 ; IV/2 (Φ-Ω), par Jean TAILLARDAT, Olivier MASSON et Jean-Louis PERPILLOU, sous la direction de Michel LEJEUNE, avec la contribution de Françoise BADER, Jean IRIGOIN et Pierre MONTEIL, 1980. — Une nouvelle édition du DELG a été publiée par le même éditeur en 2009 ; le texte est resté sans changement mais a

été recomposé (ce qui a entraîné une modification de la pagination : 1-1260 au lieu de 1-1306), et le volume comporte, en supplément, les 10 premières livraisons de la *CEG* (p. 1261-1383). Dans le présent article, les indications « *DELG* » et « *DELG* 2009 » renvoient respectivement à l'édition originale et à la nouvelle édition.

*DELL* = ERNOUT, A. & MEILLET, A., 1985 (1932<sup>1</sup>), *Dictionnaire étymologique de la langue latine, Histoire des mots*, 4<sup>e</sup> éd., 4<sup>e</sup> tirage, avec additions et corrections nouvelles par J. André, Paris, Klincksieck.

*EDArmIL* = MARTIROSYAN, H. K., 2010, *Etymological Dictionary of the Armenian Inherited Lexicon*, Leiden/Boston, Brill.

*EDG* = BEEKES, R., 2010, *Etymological Dictionary of Greek*, Leiden/Boston, Brill, t. I et II.

*EDL* = de VAAN, M., 2008, *Etymological Dictionary of Latin and the Other Italic Languages*, Leiden/Boston, Brill.

*EDProtGerm* = Guus KROONEN, G., 2013, *Etymological Dictionary of Proto-Germanic*, Leiden/ Boston, Brill.

*ELPArm* = MEILLET, A., *Études de linguistique et de philologie arméniennes*, t. I, Lisbonne, Bibliothèque de la Fondation Calouste Gulbenkian, 1962, t. II, Louvain-la-Neuve, Peeters, 1976.

ERNOUT, A., 1961, *Le dialecte ombrien*, Paris, Klincksieck.

*EsqArm* = MEILLET, A., 1936<sup>2</sup> (1903<sup>1</sup>), *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, Vienne, Imprimerie des PP. Mékhitaristes.

*EWÄia* = MAYRHOFER, M., 1986-2001, *Etymologisches Wörterbuch des Altindoarischen*, Heidelberg, Winter, t. I (A-DH), 1986-1992, t. II (N-H), 1992-1996, t. III (Jüngere Sprache, Register), 1997-2001.

FEUILLET, J., 2014, *Grammaire du gotique*, Paris, Honoré Champion, coll. « Linguistique historique ».

*GED* = LEHMANN, W. P., 1986, *A Gothic Etymological Dictionary*, d'après la 3<sup>e</sup> édition de *Vergleichendes Wörterbuch der Gotischen Sprache* par S. FEIST, Leiden, Brill.

*GEW* = FRISK, H., *Griechisches Etymologisches Wörterbuch*, 1960-1972, Heidelberg, Winter, t. I (A-Ko), 1960, t. II (Kp-Ω), 1970, t. III (Nachträge/Wortregister/Corrigenda/Nachwort), 1972.

*GOU* = BUCK, C. D., 1904, *A Grammar of Oscan and Umbrian*, Boston, The Athenæum Press.

GRIEPENTROG, W., 1988, *Synopse der gotischen Evangelientexte*, München, Kitzinger.

*HAB* = ADJARIAN, H. 1971-1977 (Հրաշյա Աճառյան), Հայերեն արևատալան բառարանը [« Dictionnaire étymologique de l'arménien »], t. I-IV, Erevan, Éditions de l'Université (édition imprimée de l'original publié en phototypie de 1926 à 1935).

HACKSTEIN, O., 1992, « Eine weitere griechisch-tocharische Gleichung : griechisch πτηξαι und tocharisch B *pyäktsi* », *Glotta*, n° 70, p. 136-165.

- HLFLS = MEISER, G., 1998, *Historische Laut- und Formenlehre der lateinischen Sprache*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- HOCQUARD, M., 1981, *Les verbes d'état en -ē- du latin*, Lille, Université de Lille III.
- HÜBSCHMANN, H., 1897, *Armenische Grammatik*, t. I, *Armenische Etymologie*, Leipzig (repr. Hildesheim, Olms, 1962).
- IEW = РОКОРНЫ, J., 1959-1969, *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch*, Bern – München, Francke Verlag, t. I (Dictionnaire), 1959, t. II (Index), 1969.
- ЈАНУКЈАН (Джаукян), G. V., 1982, *Сравнительная грамматика армянского языка*, Erevan, Éditions de l'Académie des sciences de la RSS d'Arménie.
- JASANOFF, J. H., 1973, « The Germanic third weak class », *Language*, n° 49, p. 850-870.
- , 1978, *Stative and Middle in Indo-European*, Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck.
- , 2002-2003, « "Stative" \**-ē-* revisited », *Die Sprache*, n° 43, p. 127-170.
- JELLINEK, M. H., 1926, *Geschichte der gotischen Sprache*, Berlin/Leipzig, W. de Gruyter.
- KELLER, M., 1983, « Compte rendu de M. Hocquard, *Les verbes d'état...* », *Bulletin de la Société de linguistique*, n° 78/2, p. 175-182.
- , 1992, *Les verbes latins à infectum en -sc-, étude morphologique*, Bruxelles, Latomus.
- KLINGENSCHMITT, G., 1982, *Das altarmenische Verbum*, Wiesbaden, Reichert.
- KOTIN, Michail L., 2012, *Gotisch, im (diachronischen und typologischen) Vergleich*, Heidelberg, Winter.
- KRAHE, H., 1967, *Historische Laut- und Formenlehre des Gotischen*, 2<sup>e</sup> éd. refondue par E. SEEBOLD, Heidelberg, Winter.
- KRAUSE, W., 1968<sup>3</sup> (1953<sup>1</sup>), *Handbuch des Gotischen*, München, Beck.
- LAMBERTERIE, Ch. de, 1980, « Ein' feste Burg ist unser Gott », *Die Sprache*, n° 26, p. 133-144.
- , 2004, « Sur la syntaxe de l'adjectif en gotique : forme courte et forme longue à la flexion forte », dans M. Kozińska, R. Lühr et S. Zeilfelder (dir.), *Indogermanistik – Germanistik – Linguistik. Akten der Arbeitstagung der Indogermanischen Gesellschaft, Jena 18.-20.09.2002*, Hamburg, Verlag Dr. Kovač, p. 301-326.
- , 2006, « La place de l'arménien dans la vie et l'œuvre d'Antoine Meillet », dans G. Bergounioux et Ch. de Lamberterie (dir.), *Meillet aujourd'hui*, Leuven/Paris, Peeters, p. 147-189.
- , 2012, « Compte rendu de Martirosyan, H., *EDArmIL* », *Bulletin de la Société de linguistique*, n° 107/2, p. 160-169.
- , 2013, « Grec, phrygien, arménien : des anciens aux modernes », *Journal des savants*, janvier-juin 2013, p. 3-69.
- IEW = WALDE, A., 1938-1956, *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch*, 3<sup>e</sup> éd. refondue par J. B. Hofmann, Heidelberg, Winter, t. I (A-L), 1938, t. II (M-Z), 1954, t. III (index), 1956.

- LIV = RIX, H. (dir.), *Lexikon der indogermanischen Verben : Die Wurzeln und ihre Primärstambildungen*, avec la collaboration de Martin KÜMMEL, Thomas ZEHNDER, Reiner LIPP, Brigitte SCHIRMER, 2<sup>e</sup> édition revue et corrigée par Martin Kümmel et Helmut Rix, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 2001 [1<sup>re</sup> éd., 1998].
- LLFL = LEUMANN, M., 1977, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, München, Beck.
- MEID, W., 1967, *Wortbildungslehre* (= KRAHE, H. et MEID, W., *Germanische Sprachwissenschaft*, III), Berlin, W. de Gruyter (Sammlung Göschen, 1218/1218a/1218b). Nouvelle édition en 1969, avec le n° 2234.
- MEILLET, A., 1908, « Notes sur quelques faits gotiques », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, n° 15, p. 73-103 (« VII. Sur la place du ton dans les présents du type *fraihnan* », p. 98-101).
- , 1909a, « De l'accentuation de certains verbes en germanique commun », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, n° 15, p. 349-352 (« I. Got. *gatarhjan* », p. 349-351 – II. Got. *þahan, haban* », p. 351-352).
- , 1909b, « Armeniaca », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, n° 15, p. 353-357.
- MOSSÉ, F., 1956<sup>2</sup> (1942<sup>1</sup>), *Manuel de la langue gotique*, Paris, Aubier.
- NEDOMA, R., 2010<sup>3</sup> (2001<sup>1</sup>), *Kleine Grammatik des Altisländischen*, Heidelberg, Winter.
- OHCGL = WEISS, M., 2009, *Outline of the Historical and Comparative Grammar of Latin*, Ann Arbor (New York), Beech Stave Press.
- OLSEN, B. A., 1999, *The Noun in Biblical Armenian*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter.
- PEDERSEN, H., 1982, *Kleine Schriften zum Armenischen*, herausgegeben von R. Schmitt, Hildesheim – New York, Olms.
- PINAULT, G.-J., 1994, « Les deux formes du silence homérique et l'origine du verbe *σῶπᾶω* », dans D. CONSO, N. FICK, et B. POULLE (dir.), *Mélanges François Kerlouégan*, Besançon/Paris, Annales littéraires de l'Université de Besançon/Les Belles Lettres, p. 501-526.
- PORZIG, W., 1954, *Die Gliederung des indogermanischen Sprachgebiets*, Heidelberg, Winter.
- RINGE, D., 2006, *From Proto-Indo-European to Proto-Germanic*, Oxford, Oxford University Press.
- ROUSSEAU, A., 2012, *Grammaire explicative du gotique (Skeireins razdōs Gutþiudōs)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Kubaba », série « Grammaire et linguistique ».
- SAUSSURE, F. de, 1922, *Recueil des publications scientifiques*, Genève, Sonor.
- SCHAFFNER, S., 2001, *Das Vernersche Gesetz und der innerparadigmatische grammatische Wechsel des Urgermanischen im Nominalbereich*, Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck.



- SCHUNGRABER, C., 2014, *Die Nasalpräsentia im Germanischen*, Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck.
- SCHWAB, U., 2004, « Bemerkungen zur siebenten Auflage des “Streitberg” durch Piergiuseppe Scardigli mit Blicken auf das “Gotische Elementarbuch” von Wolfgang Binnig », *Die Sprache*, n° 44, p. 91-116.
- STREITBERG, W., 2000, *Die gotische Bibel*, t. I, *Der gotische Text und seine griechische Vorlage*, 7<sup>e</sup> éd., avec un complément par P. Scardigli, [1<sup>re</sup> éd., 1908], t. II, *Gotisch-Griechisch-Deutsches Wörterbuch*, 6<sup>e</sup> éd., avec un complément par P. Scardigli, [1<sup>re</sup> éd., 1910].
- , 1920<sup>6</sup>, *Gotisches Elementarbuch*, Heidelberg, Winter.
- VERNET I PONS, M., 2008, *La segona conjugació verbal llatina. Estudi etimològic i comparatiu sobre l'origen protoindoeuropeu de la formació dels seus temes verbals*, Barcelona, Institut d'Estudis Montjuïc.
- VINE, B., 1998, *Aeolic ὄρπετον and Deverbative \*-ctó- in Greek and Indo-European*, Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck.
- WATKINS, C., 1962, *Indo-European origins of the Celtic Verb*, t. I, *The Sigmatic Aorist*, Dublin, Institute for Advanced Studies.
- , 1969, *Geschichte der Indogermanischen Verbalflexion* (= Jerzy KURYŁOWICZ [dir.], *Indogermanische Grammatik*, III/1), Heidelberg, Winter.
- , 1994-2008, *Selected Writings*, Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck, t. I-II, 1994, t. III, 2008.
- WOU = UNTERMANN, J., 2000, *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, Heidelberg, Winter.



## REMERCIEMENTS

De la première à la dernière heure, Claude Moussy, ancien directeur du Centre Alfred Ernout et de la collection « *Lingua Latina* », nous a fait bénéficier de son soutien et de ses encouragements. C'est à son expérience et à ses conseils avisés que nous devons en grande partie d'avoir pu mener à bien notre entreprise. Lyliane Sznajder aussi nous a souvent fait profiter de ses suggestions amicales, en particulier lorsque nous avons des difficultés à résoudre. Sophie Van Laer nous a accompagnés dans les premiers moments et Jean-Paul Brachet nous a apporté tout son soutien en sa qualité de directeur actuel du Centre Alfred Ernout. Nous leur exprimons à tous les quatre notre plus vive gratitude.

Plusieurs collègues ont accepté d'accorder leur caution scientifique à cet ouvrage : Bernard Bortolussi (université Paris Ouest Nanterre La Défense), Jean-Paul Brachet (université Paris-Sorbonne), Gerd Haverling (Uppsala universitet), Vincent Martzloff (université Paris-Sorbonne), Claude Moussy (université Paris-Sorbonne), Lyliane Sznajder (université Paris Ouest Nanterre La Défense), Esperanza Torrego (universidad autónoma de Madrid), Sophie Van Laer (université de Nantes). Qu'ils en soient ici chaleureusement remerciés.

La publication n'aurait pas été possible sans le soutien financier du Labex TransferS de l'École normale supérieure. Nous voudrions exprimer toute notre gratitude à Michel Espagne, directeur du Labex TransferS, et à Stéphane Verger, directeur du laboratoire AOROC (UMR 8546 CNRS-ENS), qui nous ont fait confiance et nous ont accordé la subvention, ainsi qu'à Annabelle Milleville, adjointe à la direction du Labex, qui a veillé efficacement à la mise en œuvre de cette décision.

Nous voudrions, enfin, remercier vivement de leur bienveillante collaboration Olivier Forcade, le directeur des PUPS, et Gladys Caré, éditrice, qui a supervisé la publication du présent ouvrage.

P.D., F.F., P.L. & A.M.



## TABLE DES MATIÈRES

Présentation .....	7
Travaux et publications de Michèle Fruyt .....	11

### PREMIÈRE PARTIE ORIGINES

<i>Advlatio</i> .....	27
James Clackson	
Le couple <i>tacēre</i> – <i>silēre</i> du latin : étude étymologique.....	35
Charles de Lamberterie	
<i>Morbvs</i> ou la dérélliction.....	61
Georges-Jean Pinault	
Sur l'étymologie du lat. <i>celebs</i> « célibataire » .....	73
Romain Garnier	
Latin <i>uxor</i> « épouse » et ses correspondants italiques. Où en est le débat scientifique sur l'étymologie ?.....	85
Vincent Martzloff	

### DEUXIÈME PARTIE FORMATION

Autour des bois sacrés.....	99
Gérard Capdeville	
Brèves réflexions sur la notion de morphème dans la grammaire ancienne .....	127
Guillaume Bonnet	
La série des lexies <i>birēm̄is</i> / <i>trirēm̄is</i> / <i>quadrirēm̄is</i> / <i>quinquerēm̄is nāvis</i> : une curiosité morphologique et sémantique.....	135
Marine Guérin	

Note sur la formation du substantif <i>artifex</i> .....	145
Jean-Paul Brachet	
Éléments de composition dans les adjectifs en <i>-ōsus</i> et <i>-o/ulentus</i> .....	155
Benjamín García-Hernández	
Quelques énigmes du calendrier romain : le micro-système lexical des noms de mois en <i>-ber</i> .....	167
Chantal Kircher-Durand	
Les noms en <i>-tio</i> chez Plaute et leur expansion à l'époque républicaine .....	179
Monique Crampon	
Les adjectifs intensifs en latin : forme, sens et emplois .....	191
Sophie Van Laer	
Morphologie et sémantique du groupe <i>exigere, exiguus, examen</i> .....	203
Jean-François Thomas	
Autour de la délocutivité migratoire.....	213
Hannah Rosén	
<i>Dvmtaxat</i> .....	223
Alessandra Bertocchi & Mirka Maraldi	
Liens de coordination, disjonction et comparaison autour de <i>quam</i> .....	235
Anna Orlandini & Paolo Poccetti	
Le nom des Latins en étrusque .....	249
Dominique Briquel	
Pour un dictionnaire onomastique latin.....	261
Heikki Solin	

### TROISIÈME PARTIE ÉVOLUTIONS

Le changement morphologique selon Saussure.....	271
Marie-José Béguelin	
Réflexions sur la formation du pluriel italo-roman à partir des documents de <i>Cava dei Tirreni</i> .....	283
Rosanna Sornicola	

Vérité diachronique et vérité synchronique.....	301
Christian Touratier	
L'évolution sémantique du lexème <i>libertas</i> .....	313
Manfred Kienpointner	
Esquisse de l'histoire du verbe <i>caueo</i> .....	325
Claude Moussy	
Le verbe latin <i>Veto</i> : de Plaute à l' <i>Histoire Auguste</i> .....	335
Esperanza Torrego	
Réflexions sur un cas de synonymie approximative : la concurrence <i>is/ille</i> .....	349
Marie-Dominique Joffre	
L'article défini et ses emplois : diversité et types de variation.....	361
Ekkehard König	
<i>Nēdum</i> : les intermittences de la négation.....	375
Frédérique Fleck	

#### QUATRIÈME PARTIE VARIATIONS

La palette du cuisinier romain.....	389
Alain Christol	
La construction <i>-tio + esse</i> dans les textes normatifs de l'époque préclassique .....	403
Olga Spevak	
En passant par le lat. <i>pronomén</i> : promenade au cœur d'une (r)évolution terminologique .....	413
Tatiana Taous	
La catachrèse ( <i>abvsio, abvsive</i> ) dans le <i>Commentaire</i> de Servius à L' <i>Énéide</i> .....	425
Sophie Roesch	
Les lacunes lexicales. Le témoignage de Pline l'Ancien.....	437
Pedro Duarte	
Sur quelques aspects de la formation verbale dans la langue poétique.....	453
Gerd V. M. Haverling	
Quelques réflexions sur l'alternance <i>plvs – magis</i> en latin archaïque.....	467
Pierluigi Cuzzolin	

Autour des complétives en <i>quod</i> en latin biblique .....	477
Lyliane Sznajder	
Conditions d'emploi des tournures <i>habeo</i> + participe parfait passif et <i>habeo</i> + infinitif en latin tardif.....	489
George Bogdan Tara	
Le lexique latin et ses variétés diaphasiques .....	505
Carmen Arias Abellán	
L'ellipse dans une scène de <i>servus currens</i> chez Térence : une variation diaphasique multifactorielle.....	519
Colette Bodelot	
<i>Igitur</i> en marqueur de l'emprise psychologique. Le cas sallustien à la lumière de la linguistique psychiatrique.....	529
Carole Fry	
La place du pronom réfléchi sujet dans le discours indirect et son interprétation .....	543
Bernard Bortolussi	
Index des notions .....	557
Remerciements .....	561
Tabula gratulatoria .....	567



## TABULA GRATULATORIA

Guy-Jean Abel  
Anders Ahlqvist  
Thibault André  
Carmen Arias Abellán  
Marie-José Béguelin  
Yasmina Benferhat  
Alessandra Bertocchi  
Colette Bodelot  
Anne Boëffard-Ollivier  
Guillaume Bonnet  
Bernard Bortolussi  
Jean-Paul Brachet  
Dominique Briquel  
Michel Brouillard  
Concepción Cabrillana Leal  
Gérard Capdeville  
Gladys Caré  
Jean-Pierre Chambon  
Jacqueline Champeaux  
Anne-Marie Chanet  
Alain Chauvet  
Aidan Cheney-Lynch  
Jacques Chollet  
Alain Christol  
Michel Christol  
James Clackson  
Danièle Conso  
Mireille Corbier  
Monique Crampon  
Pierluigi Cuzzolin

Charles de Lamberterie

Pedro Duarte

Michèle Ducos

Rembert Eufe

Fabienne Fatello

Frédérique Fleck

Olivier Forcade

Carole Fry

Huguette Fugier

Benjamín García-Hernández

Romain Garnier

Chiara Gianollo

Fiorenza Granucci

Paolo Greco

Marine Guérin

Gerd V. M. Haverling

Roland Hoffmann

Wolfgang Hübner

Larry M. Hyman

Olga Inkova

Britta Irslinger

Marie-Dominique Joffre

Marie-Ange Julia

Manfred Kienpointner

Chantal Kircher-Durand

Ekkehard König

Mauro Lasagna

Sylviane Lazard

Peggy Lecaude

Adam Ledgeway

Renaud Lestrade

Felicia Logozzo

Emilio Manzotti

Mirka Maraldi

Emanuela Marini

Antonio María Martín Rodríguez

Marie-Madeleine Martinet  
Vincent Martzloff  
Julien Maudoux  
Corinne Mence-Caster  
Michèle Monte  
Aude Morel-Alizon  
Claude Moussy  
Vincent Nigel  
Andrea Nuti  
Renato Oniga  
Anna Orlandini  
Silvia Pieroni  
Georges-Jean Pinault  
Harm Pinkster  
François Ploton-Nicollet  
Paolo Poccetti  
Michel Poirier  
Tomas Riad  
Sophie Roesch  
Hannah Rosén  
Nathalie Rousseau  
Françoise Skoda  
Heikki Solin  
Rosanna Sornicola  
Olga Spevak  
Lyliane Sznajder  
Martin Taillade  
Tatiana Taous  
George Bogdan Tara  
Jean-François Thomas  
Esperanza Torrego  
Christian Touratier  
Liana Tronci  
Luis Unceta  
Sophie Van Laer  
Philippe Vandaële

ATILF - CNRS

Centro Internazionale sul Plurilinguismo de l'Université d'Udine

Institut de linguistique et de philologie de l'Université d'Uppsala

Institut d'études augustiniennes de l'Université Paris-Sorbonne

UFR de latin de l'Université Paris-Sorbonne

UZH, Forschungsbibliothek Jakob Jud